

FÉDÉRATION DES CLUBS DE LA DÉFENSE

CONCOURS LITTÉRAIRE  
2023

*Florilège*

Couverture inspirée de la poésie *Rivière...* de Clotilde Hérault p.70

# SOMMAIRE

Prologue.....	5
Prix spécial du jury.....	7

## Contes, légendes et récits merveilleux

<i>La colère de Taniwha</i> .....	11
<i>Recette secrète</i> .....	19
<i>With all my love</i> .....	23

## Récits et nouvelles

<i>Comment échapper à l'épreuve</i> .....	35
<i>Ascenseur pour l'amitié</i> .....	44
<i>Jeanne était très méchante</i> .....	48
<i>Lame de fond</i> .....	53

## Réflexions

<i>Boustophédon</i> .....	57
<i>Nostalgie</i> .....	58
<i>Le soldat face à la mort</i> .....	60
<i>Réflexions sur la comparaison</i> .....	64

## Poésies

<i>La ride d'expression</i> .....	69
<i>Rivière</i> .....	70
<i>Je suis</i> .....	71
<i>Adieu !... Ma tant aimée</i> .....	72
<i>Elle était l'été</i> .....	73
<i>De l'indélicatesse</i> .....	74
<i>Sarajevo 1995. Facile ?</i> .....	76
<i>L'écriture s'est envolée</i> .....	77
<i>Départ</i> .....	79
<i>Les cigognes</i> .....	80
<i>Jeux d'enfants</i> .....	81
<i>Le croque-mitaine</i> .....	83
<i>Le livre</i> .....	86
<i>Carapace</i> .....	87
<i>Désespoir</i> .....	89

## **Lettre à...**

<i>Lettre à une amie en perdition</i> .....	93
<i>Lettres à ma petite maman</i> .....	95
<i>Lettre à un héros, Arnaud Baratchart</i> .....	101
<i>Lettre à Lola</i> .....	103
<i>Lettre à Françoise</i> .....	106
<i>Les carottes sont cuites Louissette</i> .....	109

## **Rêves de jeunesse**

<i>Affres de la vocation</i> .....	113
<i>Retour vers mon futur</i> .....	117

Épilogue .....	121
Palmarès du Concours littéraire 2023 .....	123
Jury du Concours littéraire .....	126
Remerciements .....	127

# Concours littéraire 2023

## Prologue

**C**hers candidats, laissez-moi vous remercier pour votre fidèle et nombreuse participation. Je suis consciente qu'il faut du courage pour oser proposer ses œuvres à la comparaison d'autres regards. Et vous avez osé. Bravo ! Vous avez bien fait d'ailleurs car, comme le souligne Audrey Mas, la présidente du jury, le cru 2023 ne manque pas de talent.

Écrire n'est pas un métier, c'est un Art qui se travaille. Qu'il s'agisse de poésies, de nouvelles, de lettres, de pièces de théâtre, que l'œuvre soit fantaisiste ou réaliste. C'est un moyen pour l'auteur de s'évader, de s'exprimer, d'affirmer son opinion ou de transmettre.

C'est aussi aimer la langue dans laquelle on écrit... Alors lisez... et lisez encore, pour vous imprégner des mots des autres et faire votre chemin d'écrivain. Le jury, dans ses délibérations, rappelle parfois la qualité de la langue, la syntaxe, l'orthographe malmenées, blessées dans leur utilisation quotidienne, par la lecture rapide et les SMS.

Si votre nom ne figure pas cette année sur le palmarès, ne soyez pas inquiet, car il faut de la patience et de la persévérance pour murir un style. Alors préparez-vous, dès à présent pour 2024. À vos stylos ou posez vos doigts sur l'ordinateur.

Suivez les conseils de Sarah Bernhardt\*, surnommée la Divine, actrice bien sûr mais aussi écrivaine : mettez au placard les circonvolutions, formules verbeuses, soyez plus simple et concret. Racontez le réel avant de faire de la littérature. Devenez des chroniqueurs et des reporters, soignez votre style, n'hésitez pas à raturer, biffer et alléger votre pensée.

Encore, un peu indécis...vous avez le trac, l'angoisse de la feuille blanche, relisez cette anecdote racontée à Belle-Isle par la Divine.

---

\* Cette année est le centième anniversaire de la disparition de Sarah Bernhardt survenue le 26 mars 1923.

Sarah en conversation avec une autre actrice s'entendit dire :  
– *C'est curieux que vous ayez encore le trac en jouant la comédie !*  
Elle répondit :  
– *Vous verrez ma chère, quand vous aurez du talent !*

À vous lire en 2024. Rendez-vous l'année prochaine...Soyez encore plus nombreux.

Général Anne-Cécile ORTEMANN  
Présidente de la Fédération des clubs de la défense

**LE  
PRIX SPÉCIAL du JURY**

a été décerné par le jury du Concours littéraire  
2023  
à

**Odile BARTHÉLEMY de SAIZIEU**  
Club Sportif et Éducatif  
du  
Prytanée national militaire de La Flèche  
Ligue Ouest

pour ses œuvres :

*Le soldat face à la mort*  
*Lettre à Françoise*



# **Contes, légendes et récits merveilleux**



## La colère de Taniwha

**E**t Tayà s'enfonça dans la forêt. Yalis, lui, avait comme un pressentiment.

En chasseuse déjà expérimentée malgré son jeune âge, Tayà avançait avec autant de légèreté qu'une feuille, aussi silencieuse que le pas feutré du jaguar. Afin de prendre un peu de hauteur, elle grimpa lestement sur un arbre. Ainsi, pensa-t-elle, je serai plus à même de voir un éventuel capybara caché dans les broussailles. Grâce à la densité végétale, elle pouvait aisément passer d'un arbre à un autre, utilisant parfois les lianes pour se balancer et atteindre une branche plus éloignée. Bien sûr, elle entendait les cris des oiseaux, observait un serpent arboricole se jeter dans le vide ou une mygale poilue sur une feuille de bananier mais point de gibier qui aurait pu convenir au festin dont elle rêvait. Depuis plusieurs jours, leurs repas ne se composaient que de végétal, et leurs muscles fatigués réclamaient une autre nourriture. Non, elle ne voulait pas rentrer bredouille au campement ! C'était aussi une question de fierté. Elle décida de se caler dans les branches protectrices d'une samauma gigantesque, appelée aussi arbre de vie, dont les branches les plus hautes flirtaient avec les cieux. En effet, Tayà le savait, la samauma était plus qu'un arbre, c'était le symbole des liens qui unissent la faune, la flore, les êtres humains et les esprits. Installée dans ses branches, elle se sentait en sécurité car même si elle avait refusé le soutien de son compagnon d'aventure, Yalis, il n'en demeurerait pas moins que le respect qu'elle avait pour la selva pouvait aussi se transformer en crainte, surtout lorsqu'on était seul. Par ailleurs, l'arbre sacré, grâce à ses gigantesques racines, abritait d'innombrables espèces végétales et surtout animales. Et ça aussi, Tayà le savait.

Ainsi tapie, elle guettait la proie qui viendrait se jeter dans la gueule du loup ! Elle ne fut pas longue à attendre. Un jeune tatou, certainement à la recherche de son mets préféré, les fourmis, profitait de la nuit qui arrivait pour se mettre, lui aussi, en chasse ! Le prédateur allait devenir proie ! Tayà aurait pu se contenter d'un capybara, largement suffisant, mais la nuit ne lui laissait plus le choix. Elle saisit son arc et, tout en retenant son souffle, le banda. Elle savait que sa flèche ne manquerait pas son but, elle savait que ce soir ils mangeraient du tatou.

Tout à coup, l'arbre se mit à frissonner, à vibrer, à trembler. Surprise, Tayà lâcha son arc pour se retenir afin de ne pas tomber. Les mains et le corps collés à l'écorce de l'arbre, la jeune chasseuse sentit la sève jaillir dans le tronc majestueux, dans toutes les branches, telle la lave d'un volcan en éruption. Et soudain :

- Comment oses-tu ? éructa une voix caverneuse et vibrante. Qui es-tu, toi, pour oser t'en prendre aux animaux sous ma protection ? Subis ma colère et mon châtement !

Terrorisée, Tayà ne comprenait pas ce qu'il se passait et s'agrippait désespérément à ce qu'elle pouvait. Le corps noueux de l'arbre se gonflait de plus en plus, les branches se rassemblaient pour n'en former que deux, gigantesques, de chaque côté du tronc. Elle l'entendait souffler, fulminer, vociférer. L'arbre vivant, l'arbre esprit s'animait sous son minuscule corps tendu, perdu. Elle devenait fourmi prise au piège du géant végétal, mouche dans une toile d'araignée. Pas un son ne sortait de sa bouche. Résignée, prostrée, elle attendait de subir son sort.

Brusquement, elle sentit qu'on la saisissait. Une liane s'était entourée autour de sa cheville et la tirait vers le sommet de la samauma. La tête à l'envers, elle se retrouva face à ce qui s'apparentait à un visage pétrifié dans le bois, comme si un homme et un arbre avaient fusionné. Taniwha ! Taniwha, l'Homme-Arbre ! Elle avait souvent entendu Tamapù raconter des légendes au sujet de Taniwha, mais cela ne restait que des légendes. Et même si petite fille, ces récits lui avaient appris le respect de la forêt, sa lucidité d'adolescente lui avait fait oublier la crainte qu'elle avait pu ressentir enfant à l'écoute du chaman de la tribu. Mais là, alors qu'elle sentait sa fin proche, les mots entendus lui revenaient, telles des bourrasques, en pleine figure : l'Homme-Arbre, protecteur de la forêt, est né de la fusion d'un homme et d'un arbre, végétal et humain, écorce et peau, sang et sève unis à jamais. Un colosse que seul le feu peut détruire. La volonté de l'esprit façonne et contrôle l'arbre, en utilisant ses branches, son tronc, sa sève, son écorce, les cavités de son écorce, ses racines, tout ce qui constitue le souverain du règne végétal. Le temps n'a pas de prise sur lui, seuls comptent ses desseins : la protection de la faune et de la flore. Faire face à la colère de Taniwha revenait à affronter la furie de la nature même ! Avec son corps noueux, il est capable d'asséner des coups à fendre la pierre, dispersant comme des brindilles les corps de ses ennemis. Avec ses racines, il saisit les nuisibles et les tire sous terre où il se repaîtra de leur chair et de leurs os, de leur sang et de leurs entrailles. Tous ces mots, toutes ces images se percutaient dans l'esprit noyé de confusion de Tayà.

- Minuscule poussière ! Tu ne respectes rien, comme tes congénères. Pour vous, tout n'est que domination, destruction, exploitation, anéantissement, massacre, extermination ! reprint l'Homme-Arbre, dont la colère ne cessait de croître. Pourquoi ? Pourquoi ? hurla-t-il.

Depuis plusieurs minutes, tenue par la cheville, la tête en bas, la lucidité de la jeune fille s'estompait, tel un brouillard envahissant peu à peu son esprit. C'est alors le visage souriant et aimant de ses parents qu'elle vit. Entre rêve et réalité, le délire de Tayà devenait presque une protection pour ne pas être épouvantée par ce qui allait se passer.

- Tu ne dis rien mais que pourrais-tu dire pour ta défense ! Vous, qui éventrez la terre, en vampirisez chaque substance, chaque minéral. Vous, qui amputez la mère nourricière de ses enfants, animaux et végétaux ! N'êtes-vous pas la pire des plaies que ce monde ait engendrées ! Disparais, vermisseau, retourne à l'état originel et que ta substance fétide nourrisse ceux que tu voulais étripper !

- Attends, attends ! Je t'en conjure, ô grand Taniwha, écoute-moi ! s'éleva alors une petite voix essoufflée. Attends ! Tu vas commettre une énorme erreur ! Elle est innocente !

- Qui ose ainsi braver mon courroux ?

- Je, je suis Yalis. L'esprit de la forêt, répondit l'enfant, à la fois impressionné et terrifié.

- L'esprit de la forêt ? Ha ha ha ! Quel présomptueux ! Si tu es vraiment l'esprit de la forêt, alors prouve-le-moi ! s'exclama le monstrueux végétal, qui s'était néanmoins radouci, poussé par la curiosité et la témérité de l'enfant.

Yalis, protégé du dieu Quetzalcóatl, avait alors positionné son précieux masque sur son visage afin de s'adresser au jeune tatou, objet de la colère de Taniwha :

- Je suis Yalis, l'esprit de la forêt. Je te prie d'excuser mon amie. Voilà plusieurs jours que nous voyageons à travers la jungle et sur le fleuve. Ce soir, la faim nous a conduits à chasser. Mais il est vrai que tu es un gibier trop important pour nous deux, nous aurions pu nous contenter d'une plus petite prise. C'est pourquoi je comprends la colère de ton protecteur. Mais nous aussi, nous avons une mission et je pense que nous devrions plutôt unir nos forces car notre quête est la même ! Je t'en prie, aide-moi à raisonner Taniwha. Mon amie est une âme pure.

- Quel beau parleur tu fais ! s'exclama narquois le géant végétal. Voyons ce qu'en pense celui qui allait être sacrifié !

- Je te comprends, esprit de la forêt. Le cycle de la vie est ainsi fait. Et même si j'étais la proie au bout de la flèche de ton amie, je pense que vos intentions étaient honorables ! Cependant, la colère de l'arbre sacré est immense et je ne sais pas si tu pourras l'apaiser.

- Je te remercie malgré tout pour ton soutien, dit Yalis, reconnaissant.

Et s'adressant au colosse :

- Ô Taniwha, esprit végétal, protecteur de la forêt, tu as entendu que je pouvais comprendre et être compris des animaux. Je suis Yalis de la tribu des Mihawé, esprit de la forêt et être élu. Et celle que tu détiens dans tes lianes n'est autre que Tayà de la tribu des Maakus, élue et protégée de la déesse Xi.

Après la colère, ce fut la stupeur puis la consternation qui animèrent « celui de qui la tête au ciel était voisine ».

- Hein, quoi ? Comment ? Qu'est-ce que... ? Mais qu'allais-je faire ? Je, je suis confus. Ma colère m'a aveuglé. Je, je te rends ton amie, jeune esprit de la forêt.

Et après la sauvagerie avec laquelle il s'était saisi de Tayà, c'est avec la plus grande délicatesse qu'il reposa auprès de Yalis la jeune chasseuse encore sidérée par la tournure des événements récents. Celui-ci se précipita vers son amie.

- Tayà, Tayà ! Tu m'entends ? dit-il en lui tapotant les joues. C'est moi, c'est Yalis. Tu n'as plus rien à craindre, tout va bien.

- Je, je l'ai vu... Il, il existe... L'Homme-Arbre. Il, il va nous dévorer. Vite, Yalis. Vite, il faut fuir ! dit-elle dans un souffle qui semblait être le dernier tant Tayà paraissait vidée de toute vie.

- Mais non, ne t'inquiète pas. Je suis arrivé à temps et j'ai pu lui expliquer qui nous étions. Ne t'inquiète plus, tout va bien maintenant. Reprends tes esprits. Là, doucement, fit le jeune garçon en lui caressant la tête.

Derrière, on entendait les petits gémissements plaintifs de Nahua, le petit tamarin, qui lui aussi se tracassait pour celle qui désormais était devenue son amie.

- Je suis sincèrement désolé, jeune Yalis, s'épanchait l'Homme-Arbre. Mais vois-tu, les êtres humains ont tellement peu de respect pour la forêt que ma colère me dévore, continua-t-il en frémissant. Je vais aider ton amie, si tu veux bien. Attrape cette branche, mets-la au-dessus de sa bouche et avec ton couteau fais une entaille. La sève qui s'écoulera ramènera la vie en elle.

- Merci, grand Taniwha.

Yalis fit ce que lui avait indiqué l'arbre sacré et en effet, quelques minutes plus tard, les joues de la jeune fille retrouvaient leur couleur.

Elle ouvrit enfin les yeux.

- Yalis !

- Tayà ! Tu m'as fait une de ces peurs !

- Et moi donc. J'ai cru que ma dernière heure était arrivée. As-tu de l'eau ? Je suis assoiffée.

- Oui, oui, bien sûr. Tiens, bois !

- Hum, ça fait du bien. Merci.

- Tout va bien. Est-ce que tu peux t'asseoir ?

- Oui, je pense. Je me sens mieux, comme si un vent frais et régénérateur soufflait en moi. C'est étrange.

- C'est l'effet de la sève de la samauma, intervint Taniwha. Elle a un pouvoir guérisseur immense. Je te prie d'accepter toutes mes excuses pour cette terrible méprise, jeune être élu. Sans l'intervention in extremis de ton ami, le pire serait arrivé et je n'aurais jamais pu me le pardonner... Mais venez vous asseoir sur mes branches. Je suis curieux de connaître toute votre histoire !

Et en disant cela, la samauma allongea l'un de ses bras afin que les enfants puissent grimper dessus sans trop d'efforts. Mais si Yalis était confiant, ce n'était pas tout à fait le cas de Tayà, qui se remettait à peine de l'épreuve qu'elle venait de vivre.

- Tu, tu es sûr, Yalis ? Tu crois vraiment que l'on peut lui faire confiance ? chuchota-t-elle à l'adresse de son ami et sauveur.

- Oui, Tayà. Maintenant que Taniwha sait qui nous sommes, il n'y a plus rien à craindre. Je te le garantis.

Si une légère méfiance subsistait à l'encontre du colosse végétal, la confiance qu'elle avait en Yalis, elle, ne faisait que grandir et c'est donc portée par cet élan que Tayà enjamba la branche qui se soumettait en signe de déférence.

- Mes pauvres enfants ! Notre monde est en péril et moi, dans ma grande colère aveuglante, j'ai failli sacrifier celle qui peut contribuer à changer les choses. Pardon, pardon à tous les deux.

- Le tatou a su nous pardonner en acceptant les lois de la jungle, plaida Yalis. Et je ne doute pas que tes intentions aient été également honorables. Ton incompréhension et ta colère sont tellement grandes qu'elles ont obscurci ton esprit et ta méprise n'est que l'expression de cette nébulosité. Nous avons appris de nos chamans le rôle protecteur qui est le tien envers la forêt. Pour nous, tu n'étais qu'une légende et voilà que le destin nous offre la chance de te rencontrer. Certes, les circonstances auraient pu être moins dramatiques, mais tout est bien

qui finit bien. Alors, oui, je te pardonne Taniwha mais je ne peux parler au nom de celle qui a été la victime de ta fureur.

- Je suis Tayà, être élu de la tribu des Maakus. Je suis née et j'ai grandi dans la jungle. J'ai appris ses lois et je les accepte. Je sais que mon respect envers la nature, la faune et la flore est le garant de notre équilibre, de notre survie. Qui suis-je pour te juger ? Je ne peux que me mettre à genoux devant l'arbre sacré et accepter ton pardon comme je te demande d'accepter le mien.

- Les esprits ont bien fait les choses en vous choisissant ! Votre amitié est profonde, votre esprit est lucide, votre cœur est pur ! renchérit l'arbre sacré. Mais faites-moi le récit de votre expédition, comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ?

Et les deux enfants, heureux de vivre un moment d'apaisement dans cette aventure qui était la leur mais aussi celle de tout un monde en perdition, racontèrent leur épopée.

- Eh bien, dites-moi, votre courage n'a d'égal que la noblesse des sentiments qui vous animent, déclara Taniwha à la fin de leur récit.

- Oui, il est certain que depuis que nous avons quitté nos tribus respectives, la vie n'est pas un long fleuve tranquille ! s'exclama Tayà avec une pointe de nostalgie dans la voix. En revanche, Yalis, il y a encore une chose qui m'interpelle. Comment as-tu su que j'étais en danger ? Quand je t'ai laissé, tu préparais le campement.

Yalis baissa les yeux et gêné, répondit :

- Voilà, quand tu es partie, un mauvais pressentiment m'habitait. Alors, puisque tu ne voulais pas que je t'accompagne, j'ai demandé à Nahua de te suivre à distance. Dès qu'il a compris que tu étais en danger, il est revenu me chercher. La suite, tu la connais.

Tayà saisit Nahua et l'embrassa tout en le serrant dans ses bras.

- Oh merci, merci Nahua. Comment pourrais-je te remercier assez ? Toi aussi tu es très courageux. Tu es le petit singe le plus courageux que je connaisse. Le plus courageux et le plus doux, continua-t-elle en enfouissant son nez dans son pelage.

Nahua poussait des petits cris de plaisir mais aussi de fierté. Finalement, il était un peu le héros du jour !

- Mets ton masque, Yalis, et dis-lui toute ma reconnaissance, demanda-t-elle à son ami.

- Ce n'est pas la peine, répondit celui-ci en riant. Tes caresses parlent pour toi !

Et oubliant toutes les menaces qui pesaient sur eux, les deux enfants partirent d'un grand éclat de rire, auquel se mélangeaient les cris de joie aigus de Nahua.

- Hum, hum ! Je vois que la joie de vivre vous illumine et c'est une très belle chose. Profitez, mes enfants ! Mais attention, votre mission est périlleuse et peut-être sans fin.

Yalis et Tayà, revenus au calme, écoutaient l'Homme-Arbre.

- Il faut que je vous confie quelque chose. Je tire ma force de ma connexion aux autres arbres de la forêt. Or, depuis quelque temps, je sens cette force en moi diminuer, comme si on m'amputait, comme si la force de ma sève régénératrice s'amenuisait. C'est un mauvais présage. Ma robustesse est le garant d'une forêt en bonne santé. Si ma puissance faiblit, la faune et la flore sont en danger. C'est aussi pour cela que je suis sorti de mon sommeil séculaire. Le péril est proche et c'est à vous, mes enfants, que revient l'immense responsabilité de préserver tout ce qui fait la beauté de notre monde. Et au vu de ce que j'ai appris de vous, je sais que vous en avez le pouvoir.

- Nous te remercions de ta confiance, Taniwha.

- Mon énergie provient de l'immensité de la forêt, si elle faiblit, c'est que des arbres meurent, reprit Taniwha.

- Mais pourquoi meurent-ils ? Ne peux-tu en savoir davantage ? insista Yalis.

- Je peux en effet me connecter à l'ensemble du monde végétal grâce au réseau souterrain constitué par les racines, mais cela me demande beaucoup d'énergie.

- Je comprends, mais cela nous apporterait peut-être des informations importantes. Qu'en penses-tu ? -

C'est sûr ! Écoute, vous faites votre part dans ce combat et tu as raison, je me dois de vous aider au maximum de mes possibilités. Descendez et attendez.

Et ce disant, il abaissa la branche qui supportait les enfants afin qu'ils puissent rejoindre le sol. Tayà, maintenant parfaitement remise, en profita pour chercher son précieux arc qui lui avait échappé lors de sa mésaventure avec Taniwha.

- Ouf ! Il n'a rien ! s'exclama-t-elle en l'examinant attentivement quand enfin elle le retrouva.

- Mais regarde Taniwha ! Ses feuilles sont en train de jaunir et certaines tombent déjà ! Oh non !

- J'espère au moins que son sacrifice nous aidera ! murmura Tayà, les larmes aux yeux.

Des feuilles tombaient maintenant par dizaines, l'arbre sacré s'épuisait mais résistait. Quand enfin :

- Tu avais raison, Yalis, j'ai eu des réponses à certaines de nos questions, commença Taniwha d'une voix chevrotante. Et les nouvelles, comme je le craignais, ne sont pas bonnes. Des zones entières de la selva disparaissent, ravagées par des monstres plus solides que la roche. Les arbres sont arrachés à la terre ou brûlés. À la place, la mère nourricière est éventrée pour en extraire ce que les hommes convoitent. L'amenuisement de mes forces n'est que la conséquence de ces actes dénaturés. Et vous, êtres élus, vous êtes notre dernière chance ! ajouta l'arbre sacré. C'est pourquoi, lors de ma connexion avec l'ensemble du monde végétal, je les ai avertis de votre mission. Ainsi, en cas de besoin, vous pourrez compter sur eux. Approche cette cruche, Yalis, et ainsi que tu l'as fait tout à l'heure, entaille mon écorce. La sève récoltée vous soignera en cas de besoin. Par ailleurs, j'ai bien compris que la faim vous tenaillait. Aussi, sur votre chemin, vous trouverez un animal mort ce matin car sa mère a été tuée par des chasseurs peu scrupuleux. Recevez-le comme une offrande nécessaire à votre quête.

- Tu es l'arbre qui protège la forêt, Taniwha, et tu nous honores ! Nous essaierons d'être dignes de ta confiance. Merci pour toutes tes offrandes, elles nous aideront. Nous devons repartir à notre campement, notre voyage est encore long et nous avons besoin de repos surtout après toutes ces émotions et ces révélations.

- Je comprends, répondit l'arbre. Hélas, je ne peux vous aider davantage tant mon pouvoir a été affaibli. Mais sachez que dans chaque arbre, chaque fleur, chaque plante il y aura une part de moi pour vous soutenir dans vos épreuves.

- Merci et adieu, grand Taniwha, protecteur de la selva.

- Adieu, jeunes êtres élus, et n'oubliez pas : « le courage n'est pas l'absence de peur, mais la capacité à vaincre ce qui fait peur\* ».

*\*Citation de Nelson Mandela.*

**1<sup>er</sup> Prix**  
Armelle ROUFFIGNAC  
ACL AIA Cuers  
Ligue PACA-Corse

## Recette secrète

O n m'appelait « la petite vendeuse de glaces ». C'était mon plaisir de l'été que de rendre le sourire à un petit garçon, réchauffer le cœur d'une grand-mère. J'arrivais tôt le matin depuis Châtel-sur-Montsalvens, je dévalais la route de la Jogne au volant de ma petite Honda, m'enivrais des effluves de cacao à Broc, avant de remonter de l'autre côté du versant. Jamais je ne me lassais de la vision du château de Gruyères se découpant tantôt dans la brume, tantôt au travers d'un soleil éclatant.

Quand j'arrivais dans la petite échoppe qui annonçait l'entrée du village, j'appréciais la quiétude ambiante. Seuls ceux qui avaient eu la chance de dormir sur place flânaient déjà dans les ruelles côtoyant les commerçants, ici la fromagère accaparée par la préparation de sa devanture laitière, là le cafetier installant avec aisance tables et parasols.

Comme d'habitude, je commençai par allumer les fours – d'un côté les paninis, de l'autre les crêpes ; ces deux-là me garantissaient une bonne fournaise pour la journée ! Puis, je vérifiai que tous les parfums de glace se trouvaient bien dans les congélateurs, que l'assortiment était complet – surtout le chocolat et la vanille, probablement les deux dont j'aurai le plus besoin, en ce mercredi, jour des enfants. Une fois le tout installé, j'étais prête à accueillir les clients, selon un ordre souvent éprouvé : d'abord les habitués du café renversé, puis les premiers touristes suivis de la ruée de midi et enfin, l'invariable foule pour le goûter des bambins. Pas le temps de piquer un petit roupillon, ça, c'était sûr !

Toutefois, ce jour-là, le premier client se faisait attendre. La porte à clochette était pourtant ouverte et le panneau annonçant glaces et sorbets était bien en vue devant le vieil escalier de pierre. Alors que je m'interrogeais pour de bon sur ce calme insolite ; silencieuse et attentive, j'entendis un bruit sourd venant de l'étage. Une souris aurait-elle farfouillé dans un carton de la réserve ? J'entrepris en catimini de gravir prudemment les échelons qui me séparaient du grenier de la boutique. À première vue, rien ne semblait avoir bougé. Par précaution et pour ne pas risquer de tomber, je sortis la lampe de poche que j'avais eu la présence d'esprit d'emporter. Quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir, au beau milieu de la pièce, couvert de poussière, un vieil ouvrage, énorme, qui ressemblait à un grimoire des contes de mon enfance ! Ce n'était pas la première fois que je montais au grenier et jamais je ne l'avais vu. Que faisait-il là ? Qui avait bien pu le placer à cet endroit ? Ma curiosité en fut piquée et je me demandai ce qu'il pouvait bien renfermer...

Méfiant et intrigué, je m'approchai du livre et l'ouvris doucement. Les pages étaient jaunies par le temps certes, mais paraissaient bien conservées. L'écriture semblait tout droit sortie d'une imprimerie de Gutenberg et évoquait la langue locale, le patois fribourgeois – du moins, d'après ce que mes maigres connaissances familiales me laissaient deviner. Soudain, une voix caverneuse mais étonnamment joyeuse se fit entendre.

- C'est donc toi la petite vendeuse de glaces ? C'est toi qui oses venir me déranger tous les mercredis ?

Tellement surprise, je faillis fuir, mais ma curiosité l'emporta. Et la voix poursuivit :

- Souhaites-tu connaître la légende que je détiens ?

Je hochai timidement la tête en ouvrant grand mes oreilles.

*« Sais-tu qu'il y a de cela plusieurs siècles, à l'époque où le comte Rodolphe de Gruyères régnait sur le village, tous les habitants des environs se pressaient dans les ruelles pour le marché et les foires ? C'est ici, à Gruyères, qu'on trouvait déjà les meilleurs produits de la région ! En ces temps-là, on ne connaissait ni les glaces ni les crêpes. Pourtant, la petite échoppe dans laquelle tu travailles existait déjà, c'était une petite boulangerie tenue par une jeune demoiselle d'à peu près ton âge. Fille des patrons de l'hôtel de la Fleur de Lys, elle avait été mise très tôt au travail. Pas question de s'endormir sur les lauriers de la réussite familiale ! Chez les "de Minsier", tout le monde mettait la main à la pâte.*

*Mon histoire se passe lors de la foire aux chèvres qui se tenait le lundi de la Bénichon\*. On ne voyait même plus les pavés du bourg tant il y avait de monde. Alors que chacun faisait ses provisions dont certaines devaient durer tout l'hiver, des éclats de rire se firent entendre. Hansi, le potier du village, s'était déguisé en Chalamala, le célèbre bouffon de Gruyères. Il s'était planté au bord de la fontaine, paré de ses habits carmin et dorés et d'un grand bonnet orné de plumes de paon, et il déclama : "Oyez, oyez, bonnes gens de Gruyères ! Je sais que les temps sont durs et que la faim se fait parfois sentir. Or, il existe, à quelques lieues d'ici, un champ d'or rouge qui vous rendra prospérité et satiété. Oyez, oyez !"*

*La plupart des passants ne prêtèrent pas attention au discours farfelu du bouffon. Sauf une personne : la jeune fille de l'échoppe. Elle repensa à cette annonce durant la semaine suivante, au cours d'une*

---

\* La Bénichon est une fête populaire du canton de Fribourg qui a lieu au mois d'octobre. Elle fait partie des traditions vivantes de la Suisse.

des longues balades qu'elle s'accordait pendant son jour de congé hebdomadaire. "Où peut bien se situer ce champ doré", pensait-elle. Bien décidée à le savoir, elle rebroussa chemin et se rendit à la petite cabane du potier. Elle le trouva affairé au-dessus d'un bol qu'il modelait de ses mains argileuses.

- Hansi, les paroles que tu as prononcées lors de la Bénichon me trottent sans arrêt par la tête, que voulais-tu nous dire ?

- Ah, Jeannette, je savais bien que quelqu'un m'entendrait finalement. Je suis content que ce soit toi. Il existe près de la rivière, non loin de la maison des Gentianes, un lopin où pousse une fleur violacée. C'est en ce mois d'octobre que la récolte se fait !

- Que veux-tu que je fasse de cette plante, Hansi ?

- À toi de le comprendre. Je suis persuadé qu'elle renferme un pouvoir extraordinaire.

Jeannette quitta la cabane du potier et reprit sa marche vers le champ d'or rouge, perdue dans ses pensées. Elle n'eut aucun mal à le trouver ; c'était une étendue violette au milieu de la verdure des autres terres. Hésitante, elle cueillit quelques brassées de fleurs.

Une fois rentrée, elle observa attentivement ces bulbes inconnus. Prise d'une intuition subite, elle préleva le pistil de l'un d'entre eux et n'en garda que les stigmates écarlates. Que cela sentait bon ! Mais à quoi cela pourrait-il bien lui servir ? En attendant de le savoir, elle retira tous les pistils et les rangea dans un petit pot en verre qu'elle posa sur une petite planche.

Ce n'est que plusieurs jours plus tard, en voyant le boulanger façonner les brioches du dimanche, que son épice – sous la forme des pistils dans le pot de verre – lui revint en mémoire. Et si je lui demandais d'y ajouter quelques brins de ma cueillette ? Sceptique, l'artisan accepta, pour lui faire plaisir, d'en saupoudrer un peu dans la fournée suivante. À la fin de la cuisson, il offrit une large tranche jaunâtre de ce curieux pain à Jeannette... qui n'en revint pas. Quel arôme ! Cet ajout changeait complètement la saveur de la recette traditionnelle ! Dès la fermeture du petit magasin, elle se précipita chez Hansi qui la félicita chaleureusement pour son idée.

- Je savais qu'on pouvait en faire quelque chose de fantastique ! lui dit-il fièrement.

Ni une, ni deux, la jeune fille décida de proposer de ce nouveau pain à ses clients pour voir leur réaction. Elle n'eut pas à attendre longtemps. Les matins suivants, une file importante campait devant la boutique pour se procurer l'une de ces mystérieuses brioches au goût fumé. Tout le monde voulait manger de cette "kûchola", selon le nom qu'elle lui avait donné. Elle décida alors que ce pain-là serait vendu les

*mois d'hiver, au gré de la récolte, pour réchauffer les cœurs et les esprits. Pour être sûre de ne pas manquer de ces fleurs miraculeuses, elle acheta le champ au propriétaire, qui fut ravi de se débarrasser d'une prairie de fleurs violettes inutilisables.*

*C'est seulement des années plus tard que Jeannette finit par livrer son secret, mais seulement à sa fille. Il fallut encore des décennies avant que cela ne devienne une recette régionale ; on dit même que personne ne la connaît vraiment... »*

Le livre cessa de parler et je compris que l'histoire s'arrêtait là. Je ne savais combien de temps s'était écoulé, mais j'avais été fascinée par ce récit. Ainsi donc était née la « cuchaule », avec du safran fribourgeois !

- Dis-moi, mon cher livre, est-il encore possible de cultiver de l'or rouge dans notre beau canton ?

- Mais bien sûr, mais tu vois, personne ne l'a encore envisagé.

Sans le savoir, le livre venait de bouleverser ma vie.

*« Après de longues études qui mêlèrent horticulture, cuisine et viticulture, la petite vendeuse de glaces se lança dans la précieuse plantation. Sept ans plus tard, après quelques premières tentatives plus ou moins fructueuses, elle obtint enfin le séchage parfait et commença à rencontrer un certain succès sur les marchés locaux. Fière de ce résultat, elle décida de revenir me remercier, moi son vieil ouvrage et complice de l'échoppe. C'est donc sous les yeux médusés de sa remplaçante qu'elle monta au grenier un matin d'été et alla m'embrasser. Rougissant sous mon manteau de cuir, je lui ai murmuré « te voici digne de ta lignée, toi la descendante de Jeannette de Minsier ».*

**2<sup>e</sup> Prix**

Caroline WERNERT-IBERG

Club sportif et artistique de la garnison Strasbourg

Ligue Nord-Est

## With all my love

**D**ésert de l'Oklahoma.

Les dernières recherches architecturales du lieutenant Scott Barclay avaient permis la conception de fondations spécifiques aux dunes de la région. Le projet expérimental donna lieu à la naissance de la base militaire d'Hélia.

Sur l'idée d'une place forte digne des antiques résidences médiévales, Hélia n'était pas autre chose que la première cité du désert, complètement autonome et gérée par son créateur. Si l'énergie du milieu satisfaisait les besoins immédiats, le problème crucial demeurait celui de l'approvisionnement en eau. Aussi, les militaires en mission d'Hélia étaient-ils devenus prospecteurs d'un nouvel or liquide.

Scott Barclay avait surélevé l'infrastructure en plates-formes habitables, ceinturées de murailles et de tours d'observation. C'est dans l'une d'elles que les bureaux du lieutenant avaient été installés, soit dit, le véritable centre névralgique de la base. Son implication totale, son dévouement à son ministère de tutelle, mais surtout son attachement à sa création furent jugés suffisants par qui de droit pour qu'au bout de quelques années, Barclay soit nommé général.

À ce moment de sa carrière, Barclay avait tout de l'homme heureux aux yeux des autres : autoritaire sans atteindre la tyrannie, pondéré, médiateur, doué d'un esprit d'innovation, Barclay possédait de multiples atouts. De surcroît il était modeste, mais de ces modesties qui apprécient la jalousie des envieux, jusqu'à en tirer une jouissance intellectuelle. Ceci l'avait sans doute désintéressé de certaines autres joies de la vie... Ces dernières, il est vrai, Barclay les réservait, avec condescendance, aux autres... Cependant, comme de toute chose l'on se lasse si l'on n'est pas passionné, et les années passant jusqu'à toutes se ressembler, Barclay commença à s'ennuyer ferme.

De cet ennui jaillit un questionnement fondamental : au bout de tout ce temps, consacré quasi exclusivement à son œuvre architecturale, s'était-il trouvé lui-même ?? L'explication de sa réussite se trouvait dans la seule faiblesse qu'il s'accordait : sa peur de se considérer comme homme à part entière et membre de la trop vaste et monotone humanité.

Face à cette nouvelle épreuve, Barclay vint rapidement à la conclusion qu'il était fort capable de la surmonter : en l'affrontant et en s'identifiant à ses semblables (même si Barclay ne trouvait aucun être dit

« semblable » capable de lui arriver à la cheville...). Finalement, il rencontra ce que les autres appellent amour, et que lui qualifia gracieusement de satisfaction charnelle, en la personne de Cheryl Lane, sergent d'Hélia, affectée aux groupes de sondage de nappes phréatiques.

Miss Lane avait tout de ces femmes superbes, communément fatales. Elle accepta Barclay et lui fit vivre des moments, de lui jusqu'ici inconnus. En fait, Barclay ne se remit jamais de sa satisfaction charnelle, car Miss Lane savait jouer de ses charmes même sur un être aussi cérébral que Barclay. Ce dernier n'eut bientôt plus qu'une obsession : cette femme. Elle remplaçait ses ambitions professionnelles, elle était partie entière d'un aspect de lui-même qu'il découvrait avec exaltation, elle était une drogue merveilleuse. Le mariage caractérisa l'overdose.

Madame le Général faisait tourner les regards, surtout dans l'univers clos d'Hélia ; et Barclay s'arrangeait toujours pour l'éloigner des autres hommes. Enfin, il le croyait...

Si Barclay était persuadé de posséder une intelligence supérieure, Cheryl n'en pensait pas moins d'elle-même. En fait, elle possédait un esprit calculateur, doué d'une logique implacable et redoublé d'une volonté farouche. Et si elle semblait frivole et aguichante, ce n'était que pour mieux cacher sa froideur et l'aridité de son cœur. Son charme, elle en usait comme d'une arme impitoyable contre les hommes, car Cheryl Lane ne nourrissait pas plus de mépris envers quiconque que pour la gent masculine.

Excédée par l'univers machiste environnant, nourrie d'expériences blessantes, elle avait un jour décidé de chasser ce sentiment d'infériorité, inculqué chez toute femme éduquée comme il se doit. Si pour la majorité des hommes, elle n'était que corps, si pour ceux-là, le seul intérêt d'une femme était d'en tirer le plus de plaisir possible, alors autant continuer à les tromper. Cheryl Lane punissait ses victimes sur son tableau de chasse, une à une, avec dégoût ; non pas d'elle-même, mais du cours des choses. Et entre chaque victoire sur l'autre, elle embellissait son corps, échafaudait ses prochains plans... et rêvait à une autre vie faite de reconnaissance pour son esprit, d'échanges d'égal à égal, et de quiétude sans ambivalence.

Mariée à Barclay, elle avait cru un moment avoir trouvé un nouvel équilibre ; mais elle se découvrait, effrayée, un comportement consistant à s'effacer derrière le charisme de son glorieux époux. Cela devint une habitude insupportable. Sa fierté, muette du fait d'un primo-attachement sincère pour cet homme, reprit bientôt le dessus et

*transforma définitivement sa vision de leur relation.*

*Elle voulait redevenir libre. Scott sera donc sa prochaine victime.*

*Aussi s'écarta-t-elle assez rapidement de ses devoirs conjugaux pour se perdre dans les bras du stupide petit caporal Michaël Merilo, fasciné par le corps sculptural de la belle. Le manipuler fut chose facile. Raisonnant au travers du langage trompeur de la chair, le pauvre Michaël ne se doutait nullement des intentions de cette femme dont il ne put bientôt plus se passer.*

Les missions de sondage étaient confiées au secteur du lieutenant Celinviski. Les troupes partaient de bon matin un peu avant l'aube. La veille, l'ordinateur central confiait les ordres de mission et les coordonnées des zones de sondage, puis après l'étude de l'endroit, les chargés de mission enregistraient les multiples informations sur l'ordinateur de l'engin de transport. Ce dernier, spécialement adapté au sol meuble, fonctionnait par répulsion électromagnétique. Sa vitesse de pointe était fort appréciée...

C'était ce que Michaël s'était mis en tête de tester ce matin-là. L'engin filait en laissant derrière lui une traînée de fumée sableuse. Il se glissait dans le désert comme dix autres vers son lieu de prospection. Bientôt, une muraille rocheuse se dressa devant lui. Michaël avisa une faille et s'y dirigea avec détermination. À pleine vitesse, il y pénétra sous le regard affolé de sa coéquipière Cherryl.

- « Es-tu donc devenu fou ?
- Fou de toi oui.
- Si ta folie consiste à nous perdre tous les deux...
- Allons, il n'y a rien à craindre ! Ne panique pas ainsi !
- Tu cherches à me montrer ta virilité ? »

Pour toute réponse, Michaël arrêta l'appareil au milieu d'un cirque de pierre. La verrière s'ouvrit automatiquement. Le soleil frappait déjà.

- « Pas de grands mots, s'il te plaît. »

Longiligne, l'ombre de Cherryl se projeta sur le sable encore frais.

- « Ou bien trouves-tu donc en cette course le moyen de libérer ta peur ? »

Elle plongea un regard d'acier dans celui de Michaël. Le visage du caporal se ferma.

- « Oui. J'ai peur de l'idée que tu m'as foutue dans le crâne.
- Depuis quand tuer te fait-il peur ?
- Ah ! Il ne s'agit pas de tuer, mais d'assassiner !! »

Un sourire mielleux se dessina sur les lèvres de la jeune femme et Michaël se sentit une fois de plus vaincu.

- « Mais tout est bien fini, mon cher Michaël, et que tu le veuilles ou non, il y aura meurtre, très bientôt... »

Michaël ne broncha pas. Il saisit un appareil de détection qu'il n'eut même pas l'idée d'allumer. Son esprit était peu enclin aux calculs préliminaires de programmation : il se demandait pourquoi cette femme s'était transformée en diabolique meurtrière. À la question *comment avait-elle procédé pour l'embarquer dans cette histoire*, il savait répondre... Mais pourquoi « le » tuer ? Michaël savait que Cheryl se moquait de l'argent dont elle hériterait, elle en jouissait pleinement déjà. Il y avait une autre raison, mais à part l'aspect pécuniaire, rien ne semblait justifier la détermination de Cheryl, Bah ! Il s'en moquait bien ! Après cela, il aurait la fortune et la femme. Leur plan était infaillible, Cheryl le lui rappela au moment où il y songeait.

- « Lentement, le poison fait son œuvre. Bientôt, son organisme ne supportera plus les doses ; déjà, il est sujet à des crises. L'ultime injection arrêtera son cœur. Définitivement. »

Elle posa ses lèvres sur la joue de Michael avant de murmurer :

- « Je serai libre. Personne ne se doutera de rien, jamais nous ne serons soupçonnés.

Pourquoi as-tu peur ?

- J'ai sans doute peur de toi.

- Tu devrais plutôt te craindre, toi.

- Ne dis pas de bêtises. Je ne sais quel réel intérêt tu peux trouver à ce jeu cruel. »

Il s'approcha d'elle et ils s'affrontèrent en silence.

*L'autre problème auquel devaient faire face les habitants d'Hélia était d'éviter les zones dangereuses où foisonnent les Trécadors. Ces animaux avaient été placés dans des aires d'expérimentation à la suite de manipulations génétiques et divers croisements en laboratoire.*

*Véritables concrétisations des phobies humaines, inspirées d'anciennes littératures de science-fiction pan-historiques, ces monstres, à l'origine destinés à la défense de la cité, avaient proliféré contre toute attente et envers toute régulation. Seuls certains mercenaires, anciens militaires reconvertis, étaient passés maîtres dans l'art de les tuer. La chasse aux Trécadors est en effet la plus éprouvante qui soit. Ces bestiaux se réfugiaient sous leur mer de sable, s'y mouvaient grâce à leurs tentacules gigantesques et surgissaient sous leur proie sans que celle-ci pût se défendre : elle ne pouvait pas empêcher les écailles de s'enfoncer dans la chair, contrer la force de l'animal affamé qui l'entraînait dans le sable pour mieux l'étouffer...*

L'ingénieur Barnowd vérifiait les différents repères des convois de

sondage. Un détail non négligeable l'intrigua au bout d'un instant : le corps d'expédition XB300 envoyait ses coordonnées décalées par rapport au plan de route officiel. Il tenta de contacter les membres d'équipage, en vain. Il se résolut donc à alerter le général Scott Barclay, enfermé dans sa tour d'acier.

Une fois arrivé sur le palier du bureau de Barclay, une crainte monstrueuse lui serra les entrailles.

Il fut introduit.

Dans son siège en cuir, le général fumait un cigare et semblait méditer devant la photo de sa femme, une superbe photo dédicacée : Cheryl avait signé « *With all my love* ».

Barnowd avait la même mais il se gardait bien de le dire.

- « Barnowd ? Que désirez-vous ? »

La voix du général venait d'ailleurs.

- « Mon général, salua l'ingénieur, j'ai à vous faire part d'une mauvaise nouvelle. L'expédition aux commandes de laquelle se trouve votre femme s'écarte de la route et se dirige inexorablement vers la Zone Rouge interdite. Je ne sais si vous lui avez précisé une mission spéciale, aussi ai-je préféré vous prévenir.

- Votre zèle est remarquable, mais bien inefficace, répliqua Barclay. Il n'y a eu aucun ordre de cette sorte !! Envoyez immédiatement nos chasseurs anti-Trécadors ! Donnez l'alerte !! »

Barnowd quitta précipitamment la salle. Resté seul, résigné, Scott croisa les doigts sous son menton en goûtant à la sonnerie nasillarde qui résonnait dans toute la base. En ce moment, suite à une erreur de programmation, deux des soldats d'Hélia risquaient leur vie sur le territoire de chasse des Trécadors...

L'esprit de Michaël se refusait à achever ces maudits calculs. Tranquillement, Cheryl profitait un moment du soleil avant d'entamer sa partie du travail. L'image de Scott revint devant ses yeux : il allait mourir par ses soins. Elle s'étonna de la métamorphose de son amour. Mais Scott était devenu fou.

Fou d'elle, comme Michaël, comme tant d'autres.

Elle ne leur appartiendrait jamais.

Elle détestait ces êtres abaissants, elle détestait la passion et l'amour.

Elle détestait la vie.

*Cyril Lazburry fouilla dans un dossier pour tenter d'en extirper son chewing-gum, tombé par mégarde. Pestant contre sa maladresse, il le retrouva pourtant, collé contre les feuilles légères sorties de*

*l'imprimante. Bien évidemment, il en déchira une et dut se battre 20 bonnes minutes pour se débarrasser de la pâte collante puis pour réimprimer le rapport.*

*Cela ne le mit pas de très bonne humeur, et c'est avec une mine sombre qu'il se dirigea vers la salle d'interrogatoire 26-a, celle où il n'y avait plus de chauffage bien sûr, depuis que Big-Glover-Boss, le mafioso, avait décidé d'en faire un punching-ball. Big-Glover-boss était un sacré malabar, et Lazburry maudit une fois de plus les chewing-gums.*

*- « Saut, Laz ! » fit un officier de son box. Cyril répondit d'un petit signe de la main. Un vrai lèche-botte, ce Rainey... Il prit l'ascenseur : sous-sol.*

*- « Salut Burry !! » Sonia fit apparaître sa splendide dentition, mais l'inspecteur Lazburry remarqua autrement mieux les deux appendices jumeaux supérieurs de la pétulante stagiaire. Il l'abandonna, non sans regret, après lui avoir décoché un sourire ravageur.*

*- « Salut, Chef !*

*- Salut, Cortez. Comment va notre général ?*

*- Pas trop bien.*

*- OK. Ferme la porte. On recommence. »*

*Cyril s'assit face à la baie : Scott Barclay était occupé à répondre à l'adjointe de l'inspecteur, Hillary Cosiskova, pour la cinquième fois.*

Une main passée dans les cheveux remit sa coiffure en ordre, puis Cheryl se décida à entamer les choses sérieuses. Plus vite ils en auraient terminé, plus tôt ils songeraient à eux. Michaël eut sans doute la même inspiration, car il brancha enfin son détecteur.

Son écouteur sur les oreilles, il était attentif au moindre renvoi de signaux, tandis que Cheryl s'occupait de la programmation des données. Travail ennuyeux à son goût, mais la présence de la belle amenuisait sa nervosité. Il s'étonnait de ses capacités à pouvoir faire la part des choses...

Soudain, un son particulier résonna dans son casque. Intrigué, Michaël régla ses curseurs et demanda à Cheryl de faire de même. Mais le signal devint plus fort.

- « Qu'est-ce que c'est ? s'intrigua Cheryl, qui observait sans comprendre le défilement chaotique des courbes sur son écran.

- Aucune idée ! s'écria Michaël. Mais ça se rapproche de nous !!

- Mon Dieu !! Et si ... »

Michaël sentit une sueur froide le prendre en entier à ces paroles de Cheryl, qui était devenue elle-même plus pâle qu'une morte.

- « Vite !! »

Il lâcha appareils et écouteurs pour saisir Cheryl et se précipiter vers le

véhicule. Sautant au tableau de bord, il s'aperçut avec effroi que l'énergie était à zéro.

- « Perdus !! Nous sommes perdus !! hurla Cheryl.

- Il a déprogrammé les données, coupé tous les contacts !! fit Michaël dans un souffle. Je savais que c'était fichu d'avance... Je le savais... »

Il sentait sa raison le lâcher, tandis que Cheryl tremblait de tous ses membres. Elle se mit à pleurer. Alors ils virent tous deux impuissants les soubresauts lointains de la bête. Un nuage de sable marquait sa progression, puis il disparut : la bête était passée à l'attaque... Les deux amants s'entrecroisèrent, ne songeant à rien. Ils étaient à deux minutes de la mort. Le Trécador creusait en ce moment le puits qui serait leur tombe. Ils n'y croyaient pas : il les avait tués...

*John Mérédit cracha au sol : le sable s'agglutina avec sa bave. Rajustant ses lunettes, il observa de nouveau le passage emprunté par le Trécador : une longue tranchée de deux mètres de diamètre se traçait vers l'ouest, vers le cirque de pierre.*

*- « Belle bête », se dit-il. Il reprit place sur sa moto des sables, qui se suréleva au-dessus du sol avant de filer droit vers le cirque.*

*Mérédit songea à la somme rondelette que lui offrirait l'État pour sa chasse. Les becs du Trécador suffisaient à constituer une preuve de son abattage. Le reste n'était d'ailleurs pas utilisable. La chair d'un Trécador est franchement dégueulasse même avec une dose mortelle de Ketchup Heinz. Sur ces considérations culinaires, Mérédit régla de nouveau ses armes et s'attacha à sa moto pour ne pas tomber lors de la chasse. Il était prêt. Il fit un signe de croix, après avoir prié le ciel que la bête ne soit pas trop coriace. De toute façon, il était le meilleur chasseur de tout le coin. D'ailleurs, il était le seul...*

Cyril inspira profondément.

- « Vous avez faim, Chef ? »

- « Non, l'entêtement de ce type m'exaspère...

- J vous comprends, Chef.

- Arrête de m'appeler Chef.

- Ça vous exaspère ?

- Ouaip. »

Cyril observait depuis une heure les réactions physiques grossières sur un écran de Mister Barclay : rien... Et pourtant c'était indéniablement lui.

Scott souriait.

Il savait qu'il allait mourir. Il avait découvert le plan machiavélique de sa

tendre épouse. La mort encore ne l'effrayait nullement, mais le fait que Cheryl puisse appartenir à un autre... Jamais... Jamais ! Son sourire s'évanouit... Lui, lui qui avait tout fondé sur son intelligence, son pragmatisme, sa raison, qu'était-il en train de faire ?? De s'abaisser à un crime passionnel !! Comme tous ces pauvres types méprisables qui, eux, avaient le droit à la une ! La belle histoire !! Lui, le créateur d'Hélia, trouvait son nom dans la rubrique 'Sciences et Jeux', soit trois lignes hebdomadaires à tout casser !! La vie est ridicule, insensée... Il allait devenir un pauvre type, mais à la fois, il n'y aurait jamais eu autant d'intérêt sur sa personne... si seulement on arrivait à l'inculper, bien sûr... et cela était une autre histoire... car Barclay avait commis le crime parfait.

Les données de la mission avaient été enregistrées le plus normalement du monde.

Il s'était arrangé pour que Cheryl et cet imbécile de Mérilo soient évidemment ensemble ; d'ailleurs, cela faisait six mois qu'il les laissait aller en mission tous les deux pour ne pas éveiller les soupçons. Toujours dans ce but, il laissait Cheryl l'empoisonner en parfaite connaissance de cause. Il allait peut-être mourir, mais eux mourraient avant lui... c'était l'essentiel.

Avant le départ, il avait remplacé la fiche du véhicule par une autre qui détruisait tous les circuits de communication et les isolants énergétiques. Déjà, le véhicule avait connu des ennuis techniques : ce regrettable accident n'étonnerait personne, et le Trécador se chargerait lui-même d'anéantir le véhicule...

Oui... c'était le crime parfait.

*La bête se convulsa en tous sens, puis un râle raisonna contre les parois de pierre avant qu'une mare de sang ne rende le sable rubicond. Mérédit attendit que le dernier tentacule s'abatte dans un ultime soubresaut nerveux pour aller découper le bec. En sueur, blessé, il brandit finalement son trophée à deux mains, et le montra à ceux qu'il venait de sauver : Cheryl s'évanouit alors dans les bras de Michaël, chancelant.*

Hillary s'étira de toute sa taille, une fois la porte de la salle d'interrogatoire fermée.

- « Un chewing-gum ? fit-elle à l'attention de son chef.
- Non, merci, rétorqua-t-il.
- Ça l'exaspère, fit remarquer Cortez, occupé maintenant à faire briller son calibre. Cyril soupira et maudit ce jour où il prit Cortez dans son équipe.

- Va voir dehors si j'y suis, mon grand, ordonna-t-il soudain. Le grand s'exécuta en souriant.

- Dis-moi, ma jolie, il te donne du fil à retordre, le général...

- Je le materai, soupira-t-elle.

Elle avait toujours cette assurance et ce calme que pas mal de gens enviaient, entre autres choses.

- N'empêche, c'est l'histoire la plus dingue qu'il m'ait été donné de traiter : les meurtriers accusant leur victime d'avoir tenté de les tuer. Meurtre avec préméditation dans les deux cas, meurtre manqué pour l'un et en cours pour l'autre...

- Et où en sont les deux tourtereaux ?

- Ils coulent de beaux jours dans la plus belle cellule du district, rétorqua Cyril en croisant les mains sur son ventre.

- La vie est belle. »

Hillary vint s'asseoir sur les genoux de l'inspecteur.

- « Vous ne trouvez pas ? continua-t-elle.

- Je trouve surtout que créer un monde des sables avec des masos comme Barclay est à rendre fou plus d'un.

- Fou ? À vivre seuls les uns sur les autres dans ce désert, ou seuls les uns sur les autres dans nos chères cités, où est la différence ?

- Il n'y a pas de différence. Les hommes sont toujours les mêmes et la justice les rattrape toujours.

- La justice ? Vous me faites rire, Lazburry... Elle n'existe bien que dans votre tête !! »

Lazburry ne répondit pas. Hillary avait raison. Barclay ne croyait en aucune justice sinon la sienne. Cyril posa un dernier regard sur ce mort en sursis que la justice n'allait peut-être jamais juger, sinon à titre posthume. Dérisoire... Lazburry avait ainsi pitié de cet homme pas tout à fait comme les autres, qui souriait tranquillement dans sa cage de verre : le général songeait à cette photo et à cette dédicace, « *With all my love... Cheryl L.* ».

**Œuvre remarquée**  
Christelle COÏC  
CELAR SPORTS Bruz  
Ligue Ouest



## Récits et nouvelles



## Comment échapper à l'épreuve

**R**ester sous la couette alors que la nuit est encore dense, que le froid se ressent jusque dans la chambre et que la neige tombée les jours précédents rend les bruits extérieurs feutrés... C'est ça, la panacée. Sauf pour les enfants dont je me sentais faire encore partie bien que je m'en défendisse. La neige, au pouvoir de séduction quasi miraculeux, attise notre curiosité et nous fait sortir du lit plus vite que n'importe quel discours, en dépit des corvées éventuelles de la journée naissante.

Ce matin-là du long hiver 1962-63, les rues étaient immaculées. Le ventre à peine lesté d'un rapide petit déjeuner, je partis à l'assaut de l'air matinal frisquet et des sons adoucis par ce nouveau tapis blanc, laissant l'écharpe tendue par ma mère suspendue au bout de son bras. Le pas sautillant et légèrement incertain dans cette aube discrète, je m'acheminai vers l'arrêt de l'autobus, l'âme heureuse, mais un tantinet soucieuse à la fois. La composition de géographie m'attendait et je regrettais, mais un peu tard, les quelques impasses faites dans mes révisions. Pourtant, je me devais de réussir dans ce collège qui m'avait accueillie en septembre... Une nouvelle chance!

Très vite, l'attente de ce bus scolaire devint assez pénible : la bise mordait âprement le bout du nez et l'extrémité des doigts ; elle semblait hélas aussi inhiber la réflexion que je m'efforçais d'avoir pour tenter de récapituler les éléments manquants, ceux sur lesquels j'avais un peu légèrement fait l'impasse. Le jeune garçon – en tout cas plus jeune que moi – déjà à l'arrêt du bus, ne cessait de passer d'un pied sur l'autre, histoire de se réchauffer ; et tout en tapant son poing dans la paume de l'autre main, son agitation commençait à m'agacer et il éprouva le besoin de me dire :

- T'as vu ? Y a d'la neige ; on va bien se marrer.
  - Ah bon ? Et pourquoi ? répondis-je assez sèchement.
  - Ben, à se lancer des boules pendant la récré, tiens !
- « Oh là là ! Pauvre garçon, pensai-je ; il en est encore là ! »
- T'es dans quelle classe ? Ai-je lâché d'un air détaché.
  - En cinquième !
  - Ah, d'accord ; je comprends...

Ce que je comprenais surtout, c'est que je me sentais vieille, accablée d'un coup par la différence écrasante de taille, de comportement, de préoccupations, existant entre un garçon d'environ douze ou treize ans et moi, qui en affichais déjà seize !

Il est vrai que je redoublais ma classe de troisième dans ce nouveau collège, malgré mon succès au BEPC en fin d'année scolaire précédente. Cet examen, totalement indépendant des conseils de

classe, ne conditionnait pas le passage dans la classe suivante ; nombreux étaient les élèves qui, l'ayant passé avec succès, cessaient là leurs études classiques pour se diriger vers un apprentissage en entreprise. Ceux qui redoublaient leur classe en ayant réussi cet examen étaient rares et mus par le désir de passer plus à l'aise dans la classe supérieure l'année suivante, afin de poursuivre des études plus longues. J'étais de ceux-là, en même temps que l'exception qui confirmait la règle. J'allais pouvoir suivre une année « gratuitement », sans l'échéance pesante d'un examen à la fin. Le seul point négatif résidait dans le fait que je me sentais plus mûre que beaucoup. Il faut dire que les changements – physiologique, psychologique, de maturité – au cours de l'adolescence, sont rapides et une année de plus que la plupart constitue une différence importante, encore accentuée par le décalage naturel entre les garçons et les filles.

Aussi, je décidai de prendre soin de me mettre loin de ce garçon dans l'autobus qu'on attendait toujours, craignant de devoir faire face au verbiage d'un gamin qui ne me paraissait pas, en plus, avoir inventé le fil à couper le beurre.

À l'intérieur du bus, seule sur un siège, je m'installai de manière à me laisser bercer – doux euphémisme pour qualifier les effets d'une suspension plus que douteuse. La première excitation liée à la neige passée, je terminais doucement ma nuit, au chaud, oubliant à la fois les rigueurs extérieures et les bavardages environnants pour me replonger dans mes rêveries.

J'avais eu de la chance, finalement, d'avoir réussi mon examen. J'avais beau avoir été soi-disant insupportable, j'avais beau avoir passé trois conseils de discipline et m'être fait renvoyer, j'étais tout de même fière d'avoir eu le BEPC brillamment à la fin de ma classe de troisième, et ce essentiellement grâce à deux épreuves, l'une écrite et l'autre orale. Le sujet de l'épreuve de rédaction en français (épreuve à gros coefficient) devait relater un épisode de la vie familiale. Je décidai de parler tout simplement des repas en famille, dans le jardin, durant l'été. Il faut dire que ceux-ci revêtaient parfois une allure un peu folklorique et peu conventionnelle : fous rires, engueulades, récriminations aux uns ou aux autres alternaient, parfois tout de même, avec des discussions intéressantes et constructives. Outre l'atmosphère familiale que je tentai de rendre aussi fidèlement que possible, je décris quelques scènes telles que l'arrivée du dessert par exemple. Celui-ci, en général, ne sortait pas du réfrigérateur mais se prenait à même le plant, comme les fraises ou les framboises qui abondaient dans le jardin, ou directement sur l'arbre ; ce que je décris dans cette rédaction, sans omettre le fait que les cerises les plus basses étant cueillies depuis longtemps, le singe grim pant que j'étais se chargeait de monter pour

alimenter la maisonnée en contrebas. Je ne manquais pas alors de faire, au sommet de l'arbre, quelques exercices plus ou moins périlleux, afin de donner quelques émotions à mes parents... Cet exercice d'expression française eut sans doute l'heur de plaire au correcteur puisqu'il m'attribua l'honorable note de 15/20.

Le souvenir de l'épreuve orale d'allemand du fameux BEPC me fit sourire, étrangère que j'étais alors au trajet du bus. Cette épreuve fut l'une des plus drôles jamais vécues. Elle se déroula, au départ, de façon classique : sujet d'un texte au programme pêché dans une corbeille, dix à quinze minutes de préparation imparties à l'élève avant de passer devant le professeur, en commençant par la lecture du texte, sa traduction puis la réponse à quelques questions.

Sujet tiré : « Zum römischen Kaiser ». C'était l'enseigne d'un restaurant dans lequel Beethoven était censé composer. Sa traduction « À l'empereur romain » était évidente mais, allez savoir pourquoi, je traduisis d'emblée ce titre par « Au fromage romain ». Il faut dire que « Kaiser » et « Käse » (le fromage) sont deux mots qui se ressemblent. Mon cerveau ne faisant qu'un tour et réalisant ma bêtise en même temps que je prononçais cette ineptie, je visionnai clairement un fromage bien fait, datant de l'Empire romain et arrivant sur la table du restaurant dans lequel Beethoven venait composer. Évidemment, je voyais ledit fromage marcher tout seul... Je réussis, en éclatant de rire, à expliquer mon erreur et ma pensée saugrenue au professeur qui partit en même temps que moi dans un fou rire communicatif irréprouvable. Mon explication en allemand (un peu poussif mais néanmoins correct) suffit à ce professeur et le texte fut rapidement oublié. Toutefois, reprenant ses esprits et le sérieux requis par son rôle dans un tel examen, elle me posa, en allemand, quelques questions se rapportant au texte et plus particulièrement à Beethoven :

- À quel siècle vivait Beethoven ?

- Er ist in 1770 geboren und in 1827 gestorben (il est né en 1770 et mort en 1827), répondis-je du tac au tac, en allemand bien sûr.

Bercée par la musique classique depuis ma tendre enfance, j'ai toujours retenu les dates de naissance et de mort des plus grands compositeurs connus. Je restai persuadée que le professeur n'en savait pas autant. En tout cas, là s'arrêtèrent les questions et cet examen oral d'allemand fut le plus original jamais passé et certainement le moins conventionnel. Il me rapporta tout de même un 17 sur 20.

Aurais-je pu rester dans cet établissement scolaire ? Bien sûr que non. Je m'étais, malgré moi, fait une réputation m'ayant valu un renvoi. Pourtant, au bout du compte, dans ma famille, j'étais la seule à rapporter, à coup sûr et tous les ans, des premiers prix – celui de

musique et celui de gymnastique – avec des livres sous le bras, remis lors d'une distribution très protocolaire. Il fallait monter sur une estrade garnie de plusieurs brochettes de professeurs en habits de fête. L'un d'eux remettait solennellement les livres à l'élève récompensée qui redescendait, telle Joséphine Baker sur l'escalier du Lido – ou presque. De bien meilleurs élèves que moi ne connaissaient pas cet honneur. D'accord, je bénéficiais du fait qu'on ne donnait pas de « mauvais prix » ou des « prix de queue de classe ». Si tel eût été le cas, j'aurais eu, chaque année, celui de couture...

Je fus brusquement sortie de mes rêvasseries par les tentatives, apparemment désespérées, de ce bus pour monter une côte. Ce matin-là, malgré l'élan que le chauffeur avait pris pour aborder cette pente enneigée, il ne parvint pas au bout. Le chauffeur se mit à injurier son bus, à pester contre les éléments, sans grand résultat :

- Eh merde! Mais qu'est-ce qu'y fout ce con ? Tu vas la passer cette vitesse, espèce d'enfoiré! (Puis gémissant à moitié) : Bon Dieu, mais y va pas me lâcher maintenant, c'est pas le moment !

Et prenant les jeunes passagers à témoin, il se retourna légèrement vers l'intérieur et lança à la cantonade :

- Ça fait vingt fois que je leur dis de la changer, cette Bon Dieu de boîte de vitesse!

Le bus rétif s'obstinait à ne rien vouloir entendre. Il souffleta aux deux tiers de la pente puis s'arrêta. Un démarrage en côte sur cette patinoire s'imposait; tel était le défi que devait surmonter ce chauffeur chevronné. Mais il n'arrivait déjà pas à passer la première. Depuis quelques minutes, il s'acharnait sur son levier de vitesses qui émettait des bruits de raclements, inquiétants et rauques, chaque fois qu'il le manipulait. La mécanique fit pourtant un effort et le moteur repartit, mais le terrain glissant, lui, mit de sérieux bâtons dans les roues. Chaque tentative de redémarrage faisait redescendre le bus de quelques centimètres; ça patinait toujours au même endroit avec un crissement caractéristique de roues tournant dans le vide. Il n'y avait qu'une petite dizaine d'élèves à l'intérieur de ce bus de ramassage scolaire, certains parfaitement indifférents aux tentatives de notre chauffeur, d'autres un peu plus attentifs et légèrement inquiets, cessant leurs plaisanteries faciles pour aiguïser leur curiosité sur l'actualité dont ils étaient en partie les héros.

Recroquevillée dans mon manteau, bonnet trop enfoncé, talons sur le siège et genoux sous le menton, j'observais par la fenêtre embuée le peu de passants osant s'aventurer dans les rues.

La nuit avait été très froide. Une légère chute de neige suivie de grésil avait tapissé le sol d'un blanc immaculé mais dur, constituant un terrain

idéal pour le spectacle de contorsions auxquelles les passants devaient se soumettre. Rester debout sur cette patinoire improvisée était, d'emblée, susceptible de vous conférer un diplôme d'équilibriste : le spectacle des potentielles victimes, aussi inattendu que drôle, distrairait naïvement les occupants de ce bus, d'autant plus que l'accident grave n'était évidemment jamais envisagé. Les chutes sur la glace, souvent violentes et subites, relevaient davantage, dans leurs esprits d'adolescents, des miracles de dessins animés – dans lesquels les héros se relèvent aussitôt après avoir été écrasés – que de drames humains éventuels. Cette distraction leur fit oublier, un temps, qu'ils étaient censés arriver à l'heure au collège. Le chauffeur, en esclave involontaire et dépendant de son véhicule, continuait à maugréer dans son coin contre cet engin qui non seulement refusait obstinément de grimper la côte mais semblait, à chaque tentative de nouveau départ, vouloir se glisser davantage en travers de la rue. Même les inconscients qu'étaient certains élèves commençaient à plaisanter sur le sujet, sans doute pour conjurer un brin de confuse inquiétude.

- Eh! Avec un peu de chance, il ne repartira pas! dit l'un de mes copains, pouffant déjà de joie dans son écharpe.

- Tu parles; il va bien finir par y arriver!

- Pas dit! En tout cas, si on est en retard, faudra passer chez la surveillante générale. Et on n'est pas obligés de se presser. Et puis, si tout le monde est pareil, le premier cours sera peut-être supprimé!

- Rêve pas, mon pote! dit le copain.

- Et moi alors? dis-je assez fort en sortant de mes rêvasseries, histoire de me mêler à la conversation en espérant reléguer les propos entendus à une importance subalterne; j'ai une compo de géographie en première heure. Si je suis en retard, c'est la catastrophe.

- Ouais, ça c'est vrai! entendit-on pour toute compassion.

Et c'était vrai : arriver avec un peu de retard au collège en ayant une bonne excuse, c'était génial. Mais un jour de composition de géographie, que pouvait-il se passer? Un tout petit retard n'apporterait rien, si ce n'est moins de temps pour moi. Mais... En fait, tout dépendait de ce fichu bus et avec un peu de chance... « Si au moins un gentil petit fossé, légèrement masqué par la neige, s'offrait à nous pour nous recueillir, en glissant doucement, sans trop de risque... » étais-je déjà en train d'implorer intérieurement. Mais non, non et non! Rien! Pourtant, c'eût été l'idéal : impossible de sortir un bus d'un fossé sans une aide extérieure qui aurait pris du temps. Même trois quarts d'heure suffiraient probablement à rendre la composition impossible... J'en étais là de mon petit marchandage avec je ne sais quelle puissance quand le chauffeur hurla :

- Bon ben, c'est pas possible; y a pas moyen... Tout le monde

descend!

- Oh non!... Qu'est-ce qu'on va faire ici ? entendit-on sur un ton de pseudo-déception.

- J'en sais rien, moi ! Faut que j'm'occupe de ce satané bus. Y en a bien un qui connaît le chemin pour aller jusqu'au collège, non ?

- Oui, oui. Vous inquiétez pas. Je connais ! dit un grand. C'est bon, on y va.

Chacun prit son temps pour rassembler ses affaires en papotant, et sortir de ce bus maudit – ou béni selon le cas. Pourtant, je l'avais assez bien révisée cette composition ; j'avais des chances d'avoir une bonne note... Oui enfin, j'avais bien fait l'impasse sur un certain nombre de sujets, mais un petit coup de bol n'était pas exclu...

Les élèves allaient tous au même collège et se devaient d'être solidaires. Ça tombait bien, personne ne semblant vouloir accélérer le mouvement... hormis le petit lèche-bottes de cinquième qui voulait accélérer. Sans doute était-il pressé de lancer ses boules de neige. Seulement, comme il ne connaissait pas le chemin, les plus grands, dont je faisais partie, lui expliquèrent le soi-disant raccourci qui permettrait d'arriver plus vite. L'idée ne me serait probablement pas venue de mentir sciemment de la sorte mais il est curieux de constater comme il est facile d'approuver, par une complicité tacite et sans accord préalable, celui qui, visiblement, est en train d'essayer de bernier tout son monde.

- C'est par là, je reconnais la route que prend le bus, clama l'un.

- T'as raison, faut continuer la même route et contourner tous ces immeubles, répondis-je...

- Ça fait drôlement loin, enchaîna timidement le lèche-bottes.

- Ben qu'est-ce que tu crois ? D'habitude c'est le bus qui le fait et tu ne t'en rends pas compte, c'est tout!

- Ah ? Oh oui bien sûr... ».

Et l'affaire fut dans le sac. J'ignorais par où exactement nous faisait passer l'initiateur de ce trajet mais je fus en admiration devant lui en constatant que tous arrivaient au collège... vingt minutes avant la fin de l'heure de cours. Victoire! Le temps de se rendre dans la classe et les trois quarts d'heure de retard y seraient largement.

Il fallait d'abord passer par le bureau de la surveillante générale afin de se munir d'un mot d'excuse; à mon grand étonnement, cette haute responsable manifesta une totale compréhension, une quasi-compassion... devant le courage dont nous avons fait preuve en venant de si loin à pied, allant même jusqu'à une réelle empathie face au drame que ma petite personne était en train de vivre : manquer ma composition de géographie! L'affaire étant suffisamment grave, elle me prit à part et me dit :

- C'est pour vous que les choses sont les plus sérieuses. C'est monsieur Caron votre professeur ?

- Oui, c'est ça.

- Suivez-moi, dit-elle en se levant, je vais vous accompagner dans votre classe.

Se faire accompagner en cours par la surveillante générale alors qu'aucune faute ne vous est reprochée vous conférait une importance inhabituelle et c'est avec fierté que je m'apprêtais à entrer. Je fus accueillie par le professeur, un homme, qui revêtait pour moi une place toute particulière car c'était un « Parisien » donc un être très évolué et qui, chez moi, suscitait d'emblée l'admiration.

Marie-Édith, alias Maddie – surtout pour la famille et les intimes – c'est moi. J'avais beaucoup entendu parler de Paris dans ma famille franco-comtoise, mais jamais en bien. *L'Est républicain*, le journal dont mes parents s'abreuyaient chaque matin, relatait les nouvelles locales et régionales, toujours lues dans le détail ; puis la rubrique nécrologique faisait l'objet d'une attention toute particulière : on avait peut-être des chances de pouvoir s'apitoyer sur une famille dont le nom connu figurait dans l'une des pages ! Les nouvelles nationales passaient au second plan et si certains événements se déroulaient à Paris, le jugement parental revêtait immédiatement un ton à la fois sévère, fataliste, méprisant et sans appel : « Pas étonnant, c'est à Paris ! »

Ce Paris tant décrié me faisait rêver. Dans mon esprit d'adolescente un peu trépidante et déjà curieuse de découvrir le monde et Paris en particulier, je considérais que le fait de prendre tant de précautions pour échapper au mal qui sévissait à l'évidence sous toutes ses formes dans la capitale constituait une attirance certaine. Que pouvait-il bien se passer à Paris, dont cet homme – mon professeur – était originaire, qui ne se passait pas ailleurs ? De quel genre de personnes cette immense ville pouvait-elle être peuplée ? Quels étaient les dangers auxquels les parents faisaient allusion ?...

Cette attirance pour Paris la défendue, Paris la dangereuse, Paris l'ouverture vers un autre monde, Paris la ville de tous les possibles, était allée jusqu'à me faire privilégier, dans mes révisions, tout ce qui avait trait à sa région, à ses activités, à ses ressources, à sa culture. Bref ! En quelques semaines, je devais probablement connaître Paris (du moins le pensais-je) beaucoup mieux que quiconque dans la famille.

Arrivée dans la salle de cours, accompagnée de la surveillante générale qui s'entretint aussitôt discrètement avec le professeur parisien, je regardai, tout en me frottant les doigts encore gelés, les

élèves qui planchaient depuis trois quarts d'heure et qui très probablement m'enviaient; « les pauvres... dire que j'ai échappé à ce calvaire ! », me dis-je, un tout petit brin compatissante...un gros brin triomphante.

Quelle ne fut pas ma surprise quand le professeur, monsieur Caron, m'invita, avec son plus grand sourire, à prendre place dans le fond de la classe et me tendit une feuille pour choisir un des deux sujets proposés, tout en manifestant une tranquille bienveillance puisqu' « une surveillante viendra, dès la sonnerie de fin de cours, tout spécialement pour vous et restera à vos côtés durant les trois quarts d'heure dont vous bénéficierez sur l'heure suivante ! »

Zut, zut, zut! Ma turbine cérébrale eut beau se mettre en route à la vitesse Grand « V », je ne trouvai aucun motif valable pour refuser cette merveilleuse attention. Mes regards désespérés alentour furent d'une totale impuissance. Et je dus remercier en souriant en plus! Toute cette stratégie et ces calculs pour rien!... Ma façon de m'asseoir refléta ma déception : sac tombant à terre en même temps que mes fesses alourdies rencontraient durement le siège qui m'était dévolu. D'un geste désespéré et résigné, je retournai ma feuille gentiment posée sur mon bureau.

Sujet numéro un : « les industries de la région parisienne ». Si je n'ai pas, alors, sauté de joie au plafond, c'est que le froid devait encore m'inhiber, ou que j'étais toujours sous l'emprise de la déception de ma stratégie ratée. Le sujet me convenait comme un gant, au point de ne pas avoir prêté la moindre attention au deuxième dont j'ignore toujours le thème. On ne pouvait pourtant pas dire que les industries de la région parisienne avaient de quoi exciter les foules mais pour moi, elles étaient la base d'une richesse, le moteur d'une activité grouillante et débordante et la manne permettant à toute une population que j'enviais de vivre d'une manière énigmatique et sans aucun doute excitante.

Stylo-plume à la main, au grand étonnement des voisins et voisines de tables qui me lançaient des coups d'œil tout en séchant sur leur copie, j'embrayai rapidement pour entreprendre un plan dont je possédais le contenu qui s'écrivait sans beaucoup de mal. Le professeur parisien allait voir de quel bois je me chauffais et comprendrait que les petites provinciales n'étaient pas si « nunuches » que ça...

J'étais loin d'imaginer alors le tsunami qu'une simple composition de géographie allait provoquer dans ma vie ; une composition – dont le sujet concernait Paris – était dictée par un professeur parisien, allait être corrigée par cet homme qui, à mes yeux, représentait un autre style de vie, presque une autre civilisation... J'avais mis dans ce devoir non seulement ma science mais mon cœur, mon imagination, mes rêves.

Pour la première fois de ma vie, j'obtins la note de 17/20 et une place de première... la seule et dernière fois dans ma scolarité. Quant au professeur, il m'épousa quelques années plus tard. J'avais réussi ! Je pouvais parodier Joséphine Baker et chanter : « *J'ai deux amours... mon homme et Paris...* »

**1<sup>er</sup> Prix**

Vicky WINKLER  
CSAG Strasbourg  
Ligue Nord-Est

## Ascenseur pour l'amitié

La journée commençait plutôt mal ce matin pour Karine. Son réveil n'avait pas sonné et la jeune femme s'était réveillée en catastrophe à l'heure où d'habitude elle partait travailler. Dans la cuisine, Karine avait laissé tomber par terre son bol de café au lait en le sortant trop vite du micro-ondes. Non seulement elle avait dû retirer les morceaux de bol sur le sol et nettoyer, mais elle avait dû aussi changer son pantalon, celui-ci était maculé de café. Et évidemment elle n'avait pas pris de petit déjeuner suite à cela, elle était vraiment trop en retard...

C'est le ventre vide que la jeune femme avait alors pris l'ascenseur, habitant au sixième étage d'un immeuble récent.

En entrant dans la cabine, Karine salua poliment la petite dame âgée présente dans l'ascenseur, accompagnée d'un petit chien. Elle se cala dans un coin, en regardant ses pieds. Karine avait horreur des chiens. Ce n'était vraiment pas son jour !

Mais voilà que subitement la cabine d'ascenseur s'arrêta dans un soubresaut. La panne... La tuile oui pour Karine ! Il ne manquait plus que cela... Elle essaya d'appuyer sur les boutons de chaque étage dans l'espoir d'un miracle... En vain ! Elle appuya alors sur le bouton d'appel. Mais personne ne répondit. Elle essaya encore et encore, énervée, retenant les jurons qu'elle avait au bout des lèvres. Mais aucune réponse. Karine soupira. Autant prendre son mal en patience, se dit-elle finalement, de toute façon même sans cela elle aurait été en retard pour aller au travail. Puis elle eut, malgré tout, un peu d'optimisme : la panne ne serait peut-être pas longue...

La vieille dame s'adressa à son petit chien : « Mon pauvre César ! Il va falloir attendre pour ton petit pipi ! » Le chien, assis, regarda sa maîtresse en gémissant.

« César ! Comme dans la publicité qu'on voyait avant, avec le chien de la même race, ça manque un peu d'originalité ! » pensa Karine

Un bon quart d'heure passa où la vieille dame parlait à son chien pour le rassurer. Karine n'osait pas la regarder... Elle aurait aimé lui dire un mot gentil, aborder la météo, dire que la panne ne durerait sans doute pas très longtemps... Mais ce matin elle n'était pas d'humeur, non merci. C'était au-dessus de ses forces.

La personne âgée ne tenait plus en revanche, elle avait envie de briser le silence et après avoir passé le temps à rassurer son petit chien, elle engagea la conversation.

« Excusez-moi de vous demander ça, je vais vous paraître curieuse mais je ne vous ai jamais vue, remarqua la petite dame avec douceur. Vous êtes nouvelle dans la résidence ?

- Non, non, répondit Karine finalement soulagée que sa compagne d'infortune parle la première. Cela fait deux ans que je suis là. Mais d'habitude je pars travailler plus tôt le matin. J'étais en retard ce matin et avec cette panne, ça ne va pas aller en s'arrangeant...

- Oh je suis désolée pour vous ! Et vous rentrez tard le soir ?

- Vers 19 h 00.

- Ah c'est pour ça que je ne vous ai jamais croisée. Je sors César à 17 h 30 et une dernière fois à 21 h 00. César est ma seule compagne. Mon mari est mort il y a trois ans.

Karine sentit comme une boule dans la gorge. Comme cela devait être difficile de vivre seul quand on est âgé !

- Vous n'avez pas de famille par ici ? demanda-t-elle.

- Hélas non. Nous n'avons jamais pu avoir d'enfant. Et mon mari était militaire, nous avons beaucoup déménagé. Nos familles habitent dans la Creuse.

- Vous n'avez jamais songé à retourner auprès d'eux ?

- Vous savez, c'est difficile de renouer avec sa famille quand vous ne l'avez pas vue souvent. Au gré des mutations de mon mari nous habitons plus ou moins loin, il nous était parfois impossible de voir la famille plus de deux fois par an. Il est même arrivé que nous ne puissions pas les voir pendant quelques années, lors d'une mutation hors de France. Au début de la retraite de mon mari on a essayé de retourner dans la Creuse. Et puis finalement, même dans la même ville que nos frères et sœurs, on ne se voyait pas beaucoup. Le temps nous a certainement éloignés, on n'avait plus rien à se dire. Alors mon mari a décidé de retourner là où il se sentait le mieux, ici à Toulon, où nous avons vécu le plus longtemps. On a acheté ce petit appartement dans le quartier que nous connaissions le mieux. Était-ce un bon choix ? Je me le demande maintenant que beaucoup de nos amis sont partis ailleurs après leur retraite, ou sont alors décédés... Mes seules sorties sont les promenades de César et les petits commerces du quartier. C'est là que je vois le plus de monde... »

Les yeux de la vieille dame brillaient, sans doute contenait-elle ses larmes. Karine se sentait émue. Il était clair que sa compagne d'infortune avait besoin de parler, besoin de voir du monde... Et combien de personnes âgées étaient dans cette situation ? Ses grands-parents paternels avaient la chance d'avoir une famille unie, chacun passait les voir régulièrement, tout comme elle. Il était rare qu'elle soit plusieurs semaines sans passer leur faire un petit coucou rapide en leur apportant à chaque fois quelques gourmandises de la boulangerie proche de son lieu de travail, ou bien elle y passait toute une journée lors d'un week-end où elle se régalaient des bons petits plats de sa grand-mère et aidait son grand-père au jardin. Des moments de

complicité qu'elle adorait, où son grand-père se plaisait à lui raconter sa vie quand il était jeune, ou bien les bêtises que le père de Karine et ses tantes avaient pu faire dans leur enfance...

Karine trouva la situation bien injuste pour la petite dame devant elle qui souffrait certainement de sa solitude. La jeune femme réfléchit rapidement : elle n'avait pas de charge de famille, pas de fiancé... Elle sortait souvent avec ses amis et voyait sa famille le week-end, mais il lui restait du temps et il lui était possible d'aller rendre visite à cette voisine de temps en temps...

Elle ne tergiversa pas longtemps et proposa donc à la vieille dame de venir la voir de temps à autre.

La dame au petit chien la remercia et lui affirma que cela lui ferait bien plaisir. Mais au fond d'elle, elle n'en crut pas un mot. Combien de personnes avaient fait cette promesse qui n'avait jamais été tenue !

Cela faisait déjà une heure que la cabine d'ascenseur était arrêtée entre deux étages. Vingt minutes plus tôt, une voix nasillarde s'était finalement fait entendre dans l'interphone et avait signalé que la panne était prise en compte. On allait venir pour résoudre le problème. Et là, au bout de ces soixante longues minutes, la cabine se mit à avoir soudain des à-coups. Visiblement on essayait de le débloquer... Et enfin l'ascenseur redémarra, au grand soulagement des deux personnes présentes.

« Voilà, mon petit César, tu vas pouvoir te soulager ! Tu es un petit chien courageux ! » assura sa maîtresse en se baissant pour lui faire des caresses. Karine ne put retenir un sourire.

Arrivées en bas, Karine demanda à la vieille dame son prénom, son nom et à quel étage elle habitait. Elle lui promit de venir la voir le lendemain après son travail. Michèle, c'était son prénom, la remercia et chacune reprit son chemin.

Le lendemain soir vers vingt heures, alors que Michèle n'y pensait même plus, on sonna à la porte. C'était Karine. « Vous avez déjà dîné ? demanda-t-elle en souriant. Je vous apporte le dessert, un gâteau au chocolat, il est tout chaud, je viens de le faire juste pour vous. » Michèle, surprise, ne sut que répondre et laissa la jeune femme entrer.

Ce soir-là, elles se racontèrent leur vie, leurs joies, leurs peines, sans oublier de sortir ensemble à 21 h 00 pour le dernier pipi de César avant le lendemain. C'est bien tard que Karine rentra à son appartement, heureuse de sa soirée chez Michèle. Cette dernière eut du mal à trouver le sommeil après le départ de la jeune femme, elle n'était plus habituée à se coucher tard, à recevoir, à discuter, à rire... Elle était heureuse de sa soirée, Karine était une jeune femme intelligente, agréable, avec qui on pouvait discuter de tout. Michèle finit par

s'endormir le sourire aux lèvres.

Depuis ce jour, Karine passa voir Michèle régulièrement, la sortit certains week-ends pour visiter une exposition, un musée, voir un film au cinéma, faire une balade sur la côte... La jeune femme se mit à apprécier les chiens, il est vrai que César était adorable et savait se faire discret quand il le fallait. Karine trouva en sa nouvelle amie une troisième grand-mère, avec qui elle avait une grande complicité. Quand Karine partait en vacances, Michèle lui manquait et réciproquement Karine manquait à Michèle...

Karine eut un fiancé par la suite mais elle ne manquait pas ses rendez-vous avec la vieille dame qui les invitait, elle et lui, à manger de temps en temps. Quand Karine se maria, Michèle fut invitée, d'ailleurs Karine l'avait présentée à ses parents depuis un moment et eux aussi l'appréciaient. Elle était devenue un membre de la famille...

À l'annonce d'un futur bébé, Michèle se remit au tricot avec joie. Ses doigts, un peu rouillés au début, retrouvèrent vite les automatismes qu'elle avait eus par le passé, quand elle tricotait pour ses collègues de travail.

Michèle ne vit malheureusement pas ce petit bébé. À l'aube d'une journée d'hiver qui promettait d'être ensoleillée, elle s'éteignit. Karine lui tint la main jusqu'au dernier moment. Les dernières paroles de Michèle furent « Merci Karine, merci pour ta présence ces quatre années passées. Tu as été pour moi la fille que j'aurais aimé avoir. ».

Karine pleura chaudement la disparition de son amie et c'est tout naturellement qu'elle prit le petit César chez elle plutôt que de l'abandonner au refuge de la ville.

Et à chaque fois qu'elle prenait un ascenseur, Karine ne pouvait pas s'empêcher de penser à cette fois où elle était en retard et où elle était restée bloquée dans une cabine d'ascenseur...

**2<sup>e</sup> Prix**

Valérie RENAULT

Club de Défense de la garnison de Rennes

Ligue Ouest

## Jeanne était très méchante

Elle était vraiment très méchante.

De toute évidence elle l'avait toujours été. C'est même une des caractéristiques mises en évidence par les recherches de Jules.

Jules a toujours été attiré par l'histoire de ses aïeux ; retrouver ses ancêtres, d'abord ceux qu'il n'a pas connus même s'ils avaient vécu peu avant lui, mais surtout en savoir plus sur leurs modes de vie, comment ils avaient participé aux événements de l'histoire qui se déroulait autour d'eux ou comment ils les avaient subis.

Sans doute parce qu'on ne lui a pas beaucoup parlé de ces générations passées et qu'encore jeune, il avait perdu sa mère, il ne connaissait que des bribes de sa branche maternelle ; et d'ailleurs celle-ci ne parlait guère que de son père, et encore assez peu, puisqu'elle avait cinq ans au décès de celui-ci. Elle n'a jamais parlé de sa mère, la grand-mère de Jules donc.

Du côté du père de Jules, cela allait mieux : presque tous ses aïeux avaient vécu dans la même partie de cette région où lui-même était né et avait vécu ses dix-huit premières années.

Son père avait commencé des recherches, appliquant une rigueur historique dans la sélection des sources, mais aussi une grande fantaisie dans l'organisation de son arbre généalogique : fait de morceaux de papiers collés, décollés puis recollés, avec une organisation du dessin qui n'avait plus rien d'un arbre, son travail n'était guère compréhensible que par lui, et encore...

D'où, sans doute, le souci initial de Jules de reprendre ce travail, de se l'approprier, le mettre en forme, et surtout de comprendre les liens de parenté esquissés.

Les nouveautés récentes en matière de communication des archives, la mise à disposition sur Internet des registres d'état civil confirmèrent la quasi-totalité des hypothèses de son père. Cela permit à Jules d'avancer souvent de plusieurs générations, d'ajouter de nouveaux rameaux sur son arbre familial. Mais sa « ramure » était très mal répartie : une bonne quinzaine de générations pour l'estoc paternel, mais pas grand-chose du côté maternel : son père s'y était peu intéressé, et ne lui en avait presque rien dit. Sans doute parce qu'il n'en savait pas grand-chose.

Jules avait assez régulièrement rencontré Gaston, demi-frère de sa mère, nettement plus jeune qu'elle, assez balourd, mais lui aussi peu

disposé à parler de leurs parents. En outre, quand il était adolescent, Jules ne s'intéressait pas encore vraiment à ses aïeux et ne posait donc pas encore de questions.

Petit à petit, Jules finit cependant par découvrir une partie de son ascendance maternelle.

Son grand-père Antoine, breton et militaire, était mort à Verdun en 1916. Il avait été décoré de la Légion d'honneur à titre posthume. Jules détenait désormais cette croix qui lui était d'autant plus précieuse qu'elle avait été remise dans les mains de sa mère, à peine adolescente, à la fin de la première guerre mondiale. Il détenait également quelques rares photos de ce bel homme à la moustache fine et au port fier, dont l'une où il apparaissait à cheval.

Une fois, alors que Jules devait avoir à peine douze ans, chez des amis parisiens de ses parents, une question posée à sa mère l'avait étonné : « Et votre mère ? » avait demandé la maîtresse de maison à sa mère ; celle-ci avait froncé les sourcils, mimé une dénégation et changé de conversation. La présence de ses enfants l'avait-elle gênée et rendue muette ? Jules, s'il avait retenu la scène, n'avait pas osé questionner sa mère.

Et puis un jour, alors que Jules avait dix-sept ans, un coup de téléphone de l'oncle Gaston avait justifié un déplacement impromptu de sa mère à Paris, sans qu'on accepte de lui en dire plus.

Un vrai mystère donc, de ces mystères de famille qu'on cache aux enfants le plus longtemps possible....

Les années passant, Jules se désolait de ne savoir quasiment rien de ses ancêtres maternels.

Il fit donc des recherches actives dans les archives publiques et dans les quelques rares papiers laissés par sa mère et finit par en apprendre un peu plus sur ses grands-parents maternels.

Il découvrit que son grand-père Antoine, jeune Breton, aîné d'une longue fratrie, avait été le seul reçu au certificat d'études dans son canton.

Comment, en 1900, âgé de dix-huit ans, il s'était engagé comme simple soldat pour quatre ans dans un régiment de Zouaves en Algérie.

Comment il avait eu par la suite une carrière faite de promotions et de mutations en Algérie puis en métropole.

Comment, alors qu'il tenait garnison à Orléans, il avait rencontré et s'était marié avec une jeune Parisienne, Jeanne, dont il était tombé éperdument amoureux.

Comment leur petite fille, Louise, était née. Jeanne avait vingt-neuf ans, Antoine vingt-huit ans.

Comment son épouse Jeanne avait tout fait pour qu'il quitte son état de sous-officier qu'elle méprisait quelque peu. Jeanne était méchante.

Comment, caserné à Paris au moment de la mobilisation, Antoine avait été transporté en première ligne par les taxis de la Marne, épisode que l'on raconte dans toutes les écoles.

Comment, adjudant-chef et chef de section, il s'était retrouvé, à la fin du mois d'août 1914, le plus gradé de sa compagnie d'infanterie, tous les officiers ayant été tués ou évacués après blessures. Il fut alors nommé commandant de compagnie par intérim.

Comment Antoine commanda valeureusement cette même compagnie pendant deux ans, avec fort peu de permissions.

Comment il avait été régulièrement promu jusqu'au grade de capitaine à titre temporaire, et deux fois blessé.

Comment Antoine était mort lors d'un bombardement en première ligne devant le fort de Douaumont en octobre 1916.

Pendant la guerre les courriers échangés entre les deux époux étaient passionnés d'un côté, beaucoup moins de l'autre.

Jeanne avait fait des études et obtenu toute jeune le brevet de capacité pour l'enseignement primaire ; elle aurait donc pu devenir institutrice, comme sa propre mère et ses tantes avant elle. Mais Jeanne avait, toute sa vie, préféré rester chez elle, même si elle dépendait matériellement de son mari.

Elle exerça sa méchanceté sur toute sa famille.

L'enfance de la petite Louise n'a pas été gaie : orpheline de père à cinq ans et pupille de la nation, elle a été pratiquement élevée par sa grand-mère maternelle.

Jeanne ne recevait qu'une maigre pension de veuve de guerre ; de plus la présence de la petite fille soulignait son âge : elle le lui reprochait. Louise serait-elle devenue un empêchement à un éventuel remariage ? Celui-ci eut cependant lieu avec un jeune frère de son mari, Émile, trois ans après la fin de la guerre. Louise avait alors onze ans, Jeanne quarante, Émile dix ans de moins. Deux ans après, naquit un fils, Gaston, l'oncle de Jules.

Louise, petite fille triste, devint ensuite une très belle jeune femme à la culture classique étendue : elle suivit brillamment des études d'histoire

de l'art du Moyen Âge puis réussit une licence de lettres classiques et devint bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. Sa mère tenta de lui arranger un mariage, mais elle refusa fermement, le parti présenté ne lui plaisant pas du tout.

Un jour Jules aborda enfin le sujet avec son père, désormais très âgé. Après tout, celui-ci devait quand même en connaître plus sur ses propres beaux-parents ?

Jean consentit, malgré ses réticences, à dévoiler qu'il avait rencontré Louise à Paris, pendant la guerre, chez des amis communs ; elle allait devenir son épouse.

Louise présenta naturellement Jean à sa mère ; cette alliance avec un commerçant de province qu'elle n'avait pas choisi déplut si fortement à Jeanne qu'elle chassa sa fille comme une paria : un matin, elle déposa sur le palier de son appartement une armoire avec toutes les affaires de Louise, sans plus d'explications !

Ai-je dit que Jeanne était méchante ?

Bien qu'invitée, elle n'assista pas à leur mariage à Paris. Plus tard elle ne réagit pas lors de la naissance de leurs quatre enfants en province.

Rejetée par sa mère, ayant très peu de contacts avec la famille de son père, Louise fut coupée de ses racines. De ces années passées comme bibliothécaire, seuls lui restaient quelques rares amis de jeunesse, ainsi que son demi-frère Gaston.

Elle suivit donc Jean en province, devint la mère très aimée de trois filles et d'un garçon, Jules, puis reprit un travail de documentaliste.

Avec Gaston aussi Jeanne a été très méchante.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, il partit au Mexique pour y travailler dans l'aviation. Il en revint marié à une femme superbe et une petite fille qu'elle avait eue d'une première union. Mais, dominé par sa mère, il n'osa jamais lui avouer cette union. Commença alors pour lui une double vie, insensée au xx<sup>e</sup> siècle ! Jouant sur ses horaires et de prétendues obligations de travail, il dormait deux jours par semaine chez ses parents puis retournait près de son épouse, terrorisé à l'idée que sa mère puisse apprendre son mariage.

Pour lui aussi, Jeanne voulut arranger un mariage avec la fille d'une amie ; bien évidemment il refusa, sous peine de devenir bigame.

Jeanne était très méchante, tout devait plier et lui obéir.

Quand Émile, le second mari de Jeanne, se sentit mourir, il demanda à voir Louise, sa belle-fille qui était également sa nièce. Celle-ci se déplaça et il lui demanda pardon de ce qu'il lui avait fait endurer. Enchaînant immédiatement, Jeanne ajouta : « Moi, je ne te demanderai jamais pardon ». Cet épisode, raconté par Gaston qui y assistait, permet d'imaginer tout ce que Jeanne avait fait subir, en toute lucidité, à sa fille Louise. Sans doute trop attaché à sa mère ou encore sous sa domination, Gaston ne voulut pas livrer de détails.

Jeanne était vraiment méchante.

Malgré cela, Louise se déplaça pour accompagner au cimetière cette mère si peu aimante et si méchante, tant avec elle qu'avec tous ses proches : l'annonce de sa mort était la raison de l'appel qui avait perturbé Jules. Louise s'y rendit seule, sans son mari et bien sûr sans ses enfants qui ignoraient tout de leur grand-mère Jeanne.

Louise ne parla jamais de sa mère à ses enfants. Aucun d'eux ne rencontra jamais Jeanne, qui était pourtant leur grand-mère. D'ailleurs, comment auraient-ils pu l'appeler grand-mère ?

Elle ne l'a pas été, bien trop méchante pour cela...

Louise mourut, encore jeune, peu après sa mère dont elle n'a jamais révélé ni l'existence, ni la méchanceté.

Seules les recherches de Jules permirent que soit dévoilé combien Jeanne avait été méchante tout au long de sa vie.

**3<sup>e</sup> Prix**

Philippe LEGRAND

Club Sportif de la Garnison de Rennes

Ligue Ouest

## Lame de fond

6h00, sur le bateau

**A**ccoudé à l'arrière du bateau, le souffle coupé, immobile, je reste là à regarder l'aube se lever. De lourds nuages volent très bas, tels de gros oiseaux effarouchés. Malgré le mauvais temps, malgré la marée basse, le bruit lancinant de vagues froides, peu encourageantes, venant se heurter à la coque, assaille mes oreilles. Une voix trouble mon attention. C'est John, un Américain rencontré sur le bateau en ces inquiétantes circonstances. N'est-ce pas étrange que cette guerre qui nous conduit à la mort nous ait ainsi rassemblés ? Sans ce conflit, jamais je n'aurais sympathisé avec un Américain, jamais je ne lui aurais confié mes doutes si peu de temps après notre rencontre. Jamais... Jamais, mais nous y sommes arrivés ! Le visage douché d'air iodé, il m'interpelle : « À quoi penses-tu, Cup of tea ? ». À moi qui suis anglais, il sait à quel point ce surnom me tape sur les nerfs.

Je réplique avec une pointe d'humour : « À ma vie d'avant, Yankee. Ma femme et mon fils me manquent terriblement, cette opération est très risquée. Penses-tu que nous pourrons les revoir un jour ?

- Seul Dieu peut répondre à ta question, et s'il est clément, il nous sauvera. »

Son visage émacié est grave, l'espoir est là mais faible. Je vais pour le rassurer lorsque le cri de rassemblement est lancé. Ça y est, l'enfer commence. Nous nous précipitons. Une masse attentive aux directives du commandant s'agite. Les ordres sont récapitulés une toute dernière fois. Il est 6 h 25. Le Débarquement se prépare.

6 h 35 sur le champ de bataille

J'ai les oreilles qui sifflent. Autour de moi, le vacarme est assourdissant. Des tirs, encore des tirs. Les camions amphibies qui peinaient dans les vagues avancent maintenant à vive allure. Au milieu des déflagrations, des détonations, certains n'entendent même pas le bruit de nos chars et disparaissent sous leurs chenilles. La plage est jonchée de débris matériels et... humains. J'essaie de ne pas faire attention à ce liquide âcre et collant qui teinte le sable. Où est John ? Est-il encore vivant ? Je n'ai qu'un seul objectif en tête : courir. Courir encore et encore pour que ça s'arrête. Courir pour que nous puissions enfin atteindre les collines. Mais j'ai peur. C'est la confusion totale.

Devant moi, sous une pluie de ferraille et de cendres, les hommes tombent les uns après les autres, comme dans un jeu. Parce qu'au fond nous ne sommes que les pions d'une partie d'échecs qui, en donnant leur vie, permettent la victoire. Alors je vais me battre jusqu'au bout mais, en échange, je ne demande qu'une chose : que notre sacrifice ne soit pas vain.

Ça y est, j'y suis presque. Plus qu'une cinquantaine de mètres. Je redouble d'efforts et accélère ma cadence. Quarante mètres, trente, vingt... Et puis je tombe à genoux. Je regarde ma poitrine où une tâche écarlate est apparue. La douleur se répand dans toutes les parcelles de mon corps, si infimes soient-elles. Je voudrais hurler, mais je n'y arrive pas ; je voudrais me lever, mais je n'y arrive pas. Je voudrais oublier la douleur mais une autre épine d'acier répand son poison de mon épaule jusqu'au bout de mes doigts.

Je ferme alors les yeux et sens une larme couler sur ma joue boueuse. Je pleure sur la guerre. Je pleure sur cette folie meurtrière. Je pleure sur la tristesse de tous les orphelins que nous allons laisser...

**Mention Jeune auteur**

Alice DECAUX – 15 ans

Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche

Ligue Ouest

# Réflexions



## Boustrophédon

L'accroche d'un texte est en tout point capitale.  
ruetcel ud noitnetta'l rellievé'd temrep eIlE  
et, surtout, de susciter en lui de la curiosité pour la suite...

erev ed uo esorp eD

l'écriture permet de se poser dans une forme d'absolu.

stnaviv stnatser stircé sel, étinreté'd ulosba nU

au-delà de toute forme de temporalité.

tnetnemip sel elyts ed serugif srueL

La manière avec laquelle l'on peut s'y exprimer

emrof al te dnof el esirolav ne sengil sel ertne

S'en servir afin de procurer des émotions est assez jouissif.

elbon te ehcir tra nu à etherappa's stom sel ceva rexoB

Aussi, combattre les maux par les mots

exelpmoc trof te lanab zessa siof al à eruemed

Cet exercice est périlleux mais tellement gratifiant

fitcejbo nos rilpmocca à tneivrap li'usrol

L'écriture ne correspond d'ailleurs pas au choix

eriartnoc ua neib ; étolicaf al ed

Trouver le bon mot au bon endroit, le bon enchaînement,

serutar ed ecruos tnevous tse te ecneitap al ed etissecén noitautcnop ennob al

Des ratures qui enrichissent et des ponctuations qui se cherchent ;

tneifilauq iuq sfitcejda sed te tneicossa's iuq sebrevev sed

des oxymores ou des pléonasmes ; des métaphores

risialP ud, emmos ne... selobrepyh sed uo

Trouver une chute qui porte à réflexion

exelpmoc tneievitaler reréva's tuep

Une chute humoristique est périlleuse

ruetcel el rap noisnehérppa nos ed eriatubirt eruemed elle rac

Une chute neutre, quant à elle, ne suscite pas l'intérêt

ruetua'l ed servueo sellevuon ed snad regnolp es ruop

La chute est également un élément primordial d'un enchaînement...

esylana'l à ecalp essial noitomé'l'ù « esruoc » enu'd eévirra'l

où le retour en arrière ne peut plus s'envisager.

etxet nu'd tom euqahc ésepuos te tircé tneimellet ia'j, ferB

que je ne sais presque plus dans quel sens le faire.

### Mention

Thomas BUCCAFURRI

CSA Bonaparte Draguignan

Ligue PACA-Corse

## Nostalgie

**J**e me glisse en cachette dans la pièce du fond.

Échapper un instant aux bruits du jour présent, faire un saut en arrière en oubliant, un temps, les vivants qui s'amuse, profitant de la vie.

Il y a tant de choses dans ces pièces en sommeil.

Des cadres où des bambins tout nus et potelés montrent leur postérieur en souriant aux anges.

Du sépia des images surgissent des fantômes :

Des papys en dimanche posant sous des tilleuls, des grand-mères apprêtées sous des ombrelles blanches, des militaires si jeunes, le calot sur la manche.

Et il y a là aussi : le fils en aube blanche, les mains jointes en prière.

Tiens, le même un peu plus tard, en habit de marié, au bras d'une princesse aux cheveux blonds laqués.

Et le voilà encore, ses cheveux sont moins drus, des lunettes de myope sont posées sur son nez et il tient dans ses bras un bébé tout froissé.

Le même homme plus tard, le crâne encore grandit, un angelot de chair posé dans son berceau dort d'un sommeil paisible, les poings collés serrés.

Une photo plus loin, maman avec ses sœurs et ses frères, en rangée, du plus haut au plus p'tit, Dalton sans rayures.

Ils sont jeunes et ils posent, hirondelles sur fil, prêts à prendre leur vol vers la vie.

Quelle gageure !

Dans le même diptyque, les revoilà encore.

Ils manquent des Daltons et ils sont tous assis, les mains sur les genoux, la vie marquée au corps, comme de jeunes arbres devenus bois de chauffe.

Ces souvenirs pullulent en fourmis d'encre terne.

Ils courent sur les commodes ou bien s'accrochent aux murs, se glissent en ribambelle derrière l'œil presque aveugle d'un miroir

centenaire atteint de cataracte.

Ils observent de haut des gourmettes ternies, des cocardes essouffées et des boîtes à dragées où pâlissent en paix amandes bleues ou blanches et billes argentées.

Ici un brin d'osier, vestige de pipeau, là une coquille d'huître qui murmure des mots que seule peut entendre l'oreille de maman quand elle y est collée.

Les rideaux gardent encore, dans leurs grands plis figés, les éclats de ces vies nichées dans leurs entrailles et palpitent parfois quand passent à leur portée les allées coup de vent d'ados qui se chamaillent.

Puis il y a ce parfum qui me chavire le cœur.

Cela sent l'encaustique et les bouquets séchés, l'antimite niché entre des draps de toile, la confiture de coings et les fruits du verger séchant dans le cellier tout parsemé de toiles.

Il y a ces lucioles qui vivent en rayon quand le soleil parvient à franchir les rideaux, les âmes éveillées de tous ces endormis qui m'attendent là-haut, tout au bout de ma vie.

Et mes doigts nostalgiques effleurent tous ces êtres, laissant sur leurs visages l'empreinte de ma chair.

Pour un soupir de temps effacer la poussière qui farde de sa poudre les êtres qui m'attendent tout au bout de ma vie.

**Mention**

Clotilde HÉRAULT

Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

## Le soldat face à la mort

**L**e métier de soldat entretient avec la mort un lien tout particulier. Aucun métier ne contient de façon intrinsèque l'idée de mort, si ce n'est celui-là. Mais d'ailleurs, peut-on seulement lui donner le nom de métier ? Par son engagement à servir son pays, le soldat promet de donner tout ce qu'il a, c'est-à-dire même sa vie, puisqu'il accepte de recevoir la mort. Mais son don de lui-même, son serment, implique également la possibilité de donner la mort. On ne peut donc parler du soldat sans aborder la question de la mort.

Nous réfléchirons d'abord au soldat face à la mort de l'ennemi, puis face à l'acceptation de sa propre mort, et enfin face à celle d'un camarade.

Donner la mort... C'est l'ordre qui peut être dicté à tout soldat. Mais mettre fin à la vie d'autrui, n'est-ce pas terriblement douloureux ? Certes, cet ordre est nécessité par un but plus haut, pour un plus grand bien. Si l'ennemi n'est pas tué, il causera la mort d'innombrables innocents ; ou, plus directement, si le soldat ne tue pas, il sera tué. Ainsi, la réflexion, ou l'instinct de survie, dictent au soldat qu'il est bon, ou du moins nécessaire, de donner la mort à l'ennemi. Le soldat est le bras armé de la Défense nationale, aussi ne peut-il pas se permettre de remettre en question l'ordre qui lui est donné. Mais quoi de plus légitime pour le soldat ? En effet, il est fort compréhensible qu'il soit dur pour un homme de volontairement donner la mort à un autre homme. Et puis, quelle est l'autorité pour décider que telle personne est dangereuse et doit être mise hors d'état de nuire ? Lors de la Seconde Guerre mondiale, par exemple, les Allemands reçurent l'ordre de tuer tout Français s'opposant à l'invasion de son pays ; or, cet ordre était justifié par l'autorité elle-même, qui présentait la France comme un danger pour le Reich. De l'autre côté, les Français reçurent l'ordre de neutraliser les Allemands, car cela était rendu nécessaire par l'agression ennemie. Or, à l'époque, sans le recul actuel, pour un soldat allemand, comment savoir que son gouvernement était en tort ?

Cette question de procurer la mort à autrui est d'autant plus actuelle que la forme des conflits peut changer. Le soldat qui, jusqu'à aujourd'hui, se trouvait lui-même en danger, sur le champ de bataille, voyait la légitimité de se défendre contre l'ennemi. Mais celui qui, maintenant, serait bien à l'abri et n'aurait qu'un simple geste, presser un bouton, par exemple, pour produire la mort de centaines voire de milliers d'êtres humains, risque d'y réfléchir à deux fois avant de se

décider... Paradoxalement, à l'opposé, le soldat tuant au front et voyant les hommes en face de lui prenait conscience de son action, alors que tuer à distance, sans en voir les conséquences réelles, peut être trop facile, comme un jeu vidéo, en quelque sorte.

Ainsi, avant de s'engager, chacun doit être conscient qu'être soldat n'est pas seulement offrir sa vie, mais être prêt à prendre celle des autres, sans toujours voir à l'instant l'intérêt de son acte, ce qui entend d'avoir pleine confiance dans les supérieurs, qui donnent les ordres...

Venons-en maintenant à ce qui est peut-être le plus abstrait : quelle est la position du soldat face à sa propre mort ? Avant tout, en choisissant de devenir soldat, l'homme « donne sa vie pour quelque chose qui le dépasse », pour reprendre les mots d'Hélie de Saint-Marc ; il est disposé à perdre à tout moment sa vie, dès lors qu'il exerce son métier. Ainsi, le soldat ne doit pas être excessivement attaché à sa vie, il doit être prêt à la perdre, sans pour autant mépriser la vie ni rechercher la mort. Il doit trouver un équilibre en acceptant le danger, sans prendre de risques absurdes.

Surtout, le soldat doit être humble, pensant qu'il est prêt à donner sa vie, mais qu'il n'en sera pas nécessairement un héros. C'est aux autres de le juger et de le qualifier de héros s'ils l'estiment, mais le soldat ne doit pas être conscient de la grandeur de son don, lorsqu'il le réalise. L'acceptation de sa mort se fait par-dessus tout par la réflexion. Le soldat doit avoir réfléchi à la signification de la vie, au sens qu'il veut donner à la sienne, et au pourquoi de sa mort, afin d'être disposé à l'offrir le moment venu. C'est là que la religion chrétienne intervient, puisqu'elle est un support qui donne du sens au sacrifice de sa vie et à la mort. C'est pourquoi l'occultation de la religion dans notre société n'aide pas les soldats à comprendre pourquoi ils seraient prêts à mourir. Ce n'est pas sur le champ de bataille, sans préparation, que le soldat pourra accepter la mort d'un camarade ou la possibilité de la sienne. C'est seulement en y ayant bien réfléchi auparavant, en ayant compris le but de son sacrifice, qu'il pourra se comporter en homme face à l'épreuve.

Enfin, il ne faut pas oublier la question du soldat face à la mort d'un camarade ; c'est sans doute l'aspect le plus terrible du métier de soldat confronté à la mort. Dans l'Armée française, où la cohésion est une valeur si fortement souhaitée et cultivée, dans ce métier où tous passent de longues semaines, de longs mois toujours ensemble, une véritable camaraderie se forge. C'est ce que les soldats appellent la « fraternité d'armes ». La confiance mutuelle est également immense, puisque le soldat compte sur les autres soldats, ses « frères d'armes »,

lors des attaques. Il ne réussirait pas les missions qu'il accomplit, s'il n'avait pas une entière confiance en son camarade. Aussi la mort est-elle extrêmement rude quand elle touche un frère d'armes. Même les plus braves, les soldats les plus endurcis, avouent, parfois longtemps après, combien la mort d'un seul des leurs les a frappés. C'est le cas du colonel Hervé de Blignières, qui est fortement touché par le décès d'un camarade lors d'une opération en Indochine, mais ne le révèle que plus tard... La mort d'un camarade peut être extrêmement traumatisante pour un soldat, car elle lui fait brutalement prendre conscience de sa vulnérabilité ; à partir de là, il peut être effondré et ne plus pouvoir se battre. Il peut se trouver perturbé dans sa vie, même civile, par cette confrontation inattendue à la mort ; paradoxalement, la mort peut également éveiller ses instincts bestiaux, et même le plus grand militaire, aux principes et convictions forts, peut, suite à la mort d'un frère d'armes, se laisser aller à la vengeance. C'est ce qui explique certains cas, certes rares, mais tout de même réels, de représailles, en Indochine, par exemple.

Aujourd'hui, les jeunes soldats ont l'impression d'être prêts à affronter la mort ; ils croient la connaître, car ils l'ont vue nombre de fois dans des films et des jeux vidéo. Mais combien parmi eux l'ont-ils réellement affrontée, en veillant un mourant, par exemple ? Avoir vu des morts de vieillesse était autrefois chose commune ; et cela permettait d'« apprivoiser » la mort, d'apprendre à accepter qu'elle fasse partie de la vie. Mais de nos jours, avec les progrès de la science, la mort est moins visible dans la société, on peut même avoir l'impression de « contrôler » la mort. Aussi, le soldat, en découvrant tout à coup la mort au travers de celle d'un camarade, peut-il d'autant plus perdre tout repère.

Ainsi, le métier de soldat n'est pas un banal « métier », puisqu'il contient la possibilité de donner la mort, de la recevoir, et de voir la mort d'un camarade, d'un « frère ». Mais si le soldat peut accepter de donner la mort, c'est parce que lui-même a donné la sienne. Il lui est surtout important d'avoir beaucoup réfléchi à la mort auparavant. Et le secret d'un soldat prêt à affronter la mort sous toutes ses formes réside dans l'humilité, c'est-à-dire dans la connaissance de la faiblesse de sa nature humaine. Ce n'est que s'il sait qu'il peut avoir peur, faillir, hésiter, et seulement s'il le reconnaît, que le soldat pourra assumer entièrement le lien qu'il entretient avec la mort... Humilité, entraînement, camaraderie, tels me semblent être les trois piliers indispensables au soldat.

La mort apparaît comme le don suprême du soldat. Mais ne serait-ce pas plutôt la blessure, puisque le soldat se voit obligé de l'accepter et

parfois même de transformer sa vie entière, pour continuer, malgré elle ? L'acte le plus héroïque du soldat ne serait-il pas l'acceptation de la blessure ?

**Prix Jeune auteur**

Odile BARTHÉLEMY DE SAIZIEU-17 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

## Réflexions sur la comparaison

Quand l'être humain a un but qu'il désire atteindre, il procède à un classement de ses priorités lui permettant d'y accéder. Et, afin de classer ses priorités, l'Homme se fonde sur la comparaison. L'Homme, dans sa vie de tous les jours, utilise la comparaison pour juger d'une chose, l'analyser de la manière optimale. Ainsi, le processus cognitif de la comparaison est un principe fondamental et indispensable dans sa réflexion et dans son rapport au monde tangible. La comparaison est donc nécessaire. L'exercice philosophique serait de se demander pourquoi juger d'une chose et la mettre en lien avec une autre chose. Est-il possible de définir une chose autrement que relativement ?

Ce mode de pensée est automatique et constitue la structure même de la pensée de l'individu. Il m'est apparu comme évident que le monde est continuellement dans l'incompréhension de l'autre car ce mécanisme de comparaison s'applique dans l'interaction avec autrui. C'est de cette manière qu'il est continuellement dans le conflit avec autrui.

L'autre, autrui, alter ego est un être comme moi. Un être auquel je peux prêter la conscience de soi, un être auquel je dois le respect. Mais, qu'il soit comme moi ne signifie pas qu'il m'est identique. Il me ressemble mais il n'est pas moi pour autant. Face à ce constat, deux choix s'offrent alors à l'individu : s'oublier ou nier.

S'oublier, ou abandonner sa propre singularité pour se conformer à une norme définie par le groupe (schèmes de reconnaissance et d'approbation).

Être conforme à tout prix pour éviter le conflit, le jugement de l'autre. C'est l'expression des moutons de Panurge, des individus sans libre arbitre.

S'oublier n'est donc pas la solution. En effet, même en s'oubliant, l'individu ne pourra jamais correspondre à la norme établie. Ce qui engendre la frustration.

Face à une situation donnée et identique pour deux individus distincts, leurs réactions seront toujours différentes selon le principe que leur lecture par la comparaison s'inscrit dans leur singularité.

Même s'ils se conforment à la même norme, leurs expériences et vécus restent toujours fondamentalement différents. En découle donc, inévitablement, une perception différente du même problème ou du cas de figure ; et donc une réaction totalement différente qui peut créer du conflit.

Une deuxième possibilité peut alors être envisagée ; celle de la négation de l'altérité : nier l'autre, nier sa singularité.

Il est important de noter que cette négation de l'altérité semble être la réaction la plus utilisée face à un comportement qui ne correspond pas à la norme instaurée. La nouveauté, la modernité effraient dans ce qu'elles ont de plus incertain. Un schéma nouveau ne peut être classé, ni comparé dans le lexique de ses références : il est inconnu.

La question se pose alors pour l'individu face à la nouveauté : avec quel autre concept ou objet le schéma peut-il être mis en relation ? Comment savoir ? À quoi le comparer ? La nouveauté déstabilise les repères et bouleverse les points fixes établis par l'individu. L'outil de comparaison devient donc le seul envisageable. L'individu crée alors des liens d'analogie entre l'objet inconnu et ses références. Dans la quatrième partie de son ouvrage majeur *De l'Éthique*, « De l'esclavage de l'Homme ou de la force des passions », Spinoza utilise l'exemple d'un architecte construisant une maison :

« Admettez maintenant que cette personne ait devant les yeux un ouvrage tel qu'elle n'en a jamais vu de semblable et qu'elle ne connaisse pas l'intention de l'ouvrier ; elle ne pourra dire si cet ouvrage est achevé ou inachevé, parfait ou imparfait. [...] C'est pourquoi, quand ils voient un être se former dans la nature, qui ne cadre pas avec l'exemplaire idéal qu'ils ont conçu d'un être semblable, ils croient que la nature a été en défaut, qu'elle a manqué son ouvrage, qu'elle l'a laissé imparfait. »

C'est donc en réaction à cette peur de la nouveauté qu'interviennent les préjugés et stéréotypes. Ces liens d'analogie établis peuvent être hâtifs et donc erronés. Bien souvent, ces liens établissent un rapport logique entre deux objets qui ne peuvent être relatifs l'un à l'autre. Ou bien ils ne sont pas comparés sous le même rapport, et entraînent une comparaison déséquilibrée et fautive. L'Homme forme très rapidement une impression durable d'autrui en fonction d'un comportement unique. Cependant, cette impression durable peut être réévaluée dans une deuxième interaction. Les recherches en psychologie sociale ont démontré que des actions négatives avaient plus de poids dans la perception et le jugement d'autrui que des actions positives. Il faut tout de même rester nuancé. Dans certains cas, des capacités ou compétences hors du commun ont plus de poids que des actions négatives. Ce n'est donc pas la dimension morale ou éthique du comportement d'autrui qui influe sur notre jugement mais la perception de la fréquence de ce comportement. C'est la rareté comparative. De cette manière, les comportements les moins fréquents sont ceux qui semblent avoir un plus fort impact sur la perception d'autrui.

Inversement, des comportements plus fréquents ont moins d'impact. Nous touchons ici la dimension du harcèlement moral dont les actions répétées deviennent une norme dans une réalité qui est déformée et

donc une perception altérée. L'individu adapte son comportement dans l'interaction avec l'autre en fonction de la fréquence. Si l'impact a une intensité moins forte, alors l'agression devient plus diffuse et imperceptible.

Quelle serait alors la solution à cette incompréhension de l'autre et à ce conflit ? Dans l'imaginaire collectif, le conflit est quelque chose de négatif qu'il faudrait éviter. Bien au contraire. Le conflit avec l'autre lié à la divergence d'idées est essentiel et naturel dans l'interaction. Pour valoriser l'interaction, il faudrait tout d'abord prendre la dimension du conflit intérieur de chaque être : ce conflit entre le bien et le mal qui est en chacun de nous. Se comprendre soi-même pour comprendre l'autre. Comprendre l'autre pour comprendre l'interaction entre soi et l'autre. Comprendre l'interaction pour établir un discours élaboré, affranchi des préjugés. C'est le principe de la médiation, par exemple. Saint-Exupéry ne disait-il pas : « Si tu diffères de moi, mon frère, loin de me léser, tu m'enrichis » ? Il ne s'agit pas seulement de reconnaître, d'accepter la différence d'autrui mais bien d'essayer de la comprendre en partageant la réflexion autour de la singularité de chacun dans un échange réciproque et constructif. Apprendre à apprendre de l'autre, rester dans l'humilité, ne pas s'oublier, ni nier autrui, voilà une solution. L'exemplarité étant un outil puissant pour communiquer et créer les conditions propices à ce dialogue avec l'autre.

Dans une dimension sociétale, la connaissance et la compréhension de l'Histoire sont donc fondamentales pour s'extraire des préjugés et des archaïsmes de la pensée. En effet, l'apprentissage de l'Histoire enrichit la connaissance des comportements humains inhérents aux événements : ce qui réduit la peur de la nouveauté qui enfermait l'individu dans ses limites. On voit ici l'incompréhension des Hommes face à la modernité du monde qui avance et dans lequel ils évoluent. Comprendre les dynamiques et les sensibilités pour s'inscrire en fraternité dans un monde moderne qui nous échappe et dont nous sommes pourtant les acteurs de demain. La grande force serait alors d'anticiper c'est-à-dire de sortir du réflexe de la comparaison pour laisser place à l'imagination. Einstein disait que l'imagination est plus importante que l'intelligence.

**Prix Jeune auteur**

Marie DUMEIGE – 17 ans

Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

# Poésies



## La ride d'expression

**S**ur une joue, qui vous enjoue,  
Un jour pourtant elle arriva !  
Sans prévenir, sans rendez-vous,  
Avec un certain éclat

Sous l'œil gauche, elle s'installa,  
Sur un terrain digne de choix,  
En lettres du temps, elle dessina,  
Une frontière de haut en bas.

Telle ne fut pas, la stupeur,  
De l'être humain qui s'éveilla,  
Brusquement de sa torpeur,  
Devant la glace, il constata.

Sur une joue, qui vous enjoue,  
Un jour pourtant, elle arriva !  
Sans prévenir, sans raison,  
Avec un certain aplomb.

Il voulut contrer l'intruse  
De crème blanche, il étala  
Sur la fissure, sans mesure,  
En souhaitant qu'elle détalât.

Mais l'ennemie était trop forte,  
À ce traitement, elle résista,  
L'homme dut se rendre à l'évidence,  
De la défaite, il assumait.

Sur une joue qui vous enjoue,  
Un jour pourtant, elle arriva !  
Sans prévenir, sans détour,  
Avec un certain humour.

**1<sup>er</sup> Prix**

Patricia JACQUEMIN  
CSA Base Aérienne 113 Saint-Dizier  
Ligue Auvergne Rhône-Alpes

## Rivière...

**D**es effilochées d'algues aux mouvances d'écharpes  
Ondoient dans le courant en chevelure diaprée.

L'eau pailletée d'étoiles sinue sous les cyprès,  
Les roseaux érigés au vent prêtent leurs harpes.

Dans les sequins tremblés des bouleaux frémissants,  
Des frous-frous devinés doux comme des soupirs  
Palpitent à l'unisson des ailes de saphir  
Des demoiselles piochant dans les plis du courant.

Et sous les nymphéas où veillent les crapauds  
Tourmalines figées serties dans le courant,  
Les carpes argentées ondulent lentement  
Gobant les alevins avec de grands clapots.

**2<sup>e</sup> Prix**  
Clotilde HÉRAULT  
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

## Je suis...

**J**e suis un petit point sur une page blanche,  
Une épine tombée sur un manteau de neige,  
Un fil de lin tiré, un accroc dans la manche,  
Une tache écarlate sur une robe grège.

Je suis une aubépine née d'un roseau tranché,  
Une goutte de sang suintant d'une brindille,  
Une branche de saule posée sur un rocher,  
Un boulet de charbon au parfum de vanille.

Étincelle et flammèche, pluie d'hiver et d'été,  
Je suis source coulant d'une faille profonde,  
Expulsant dans le sang, l'innocent nouveau-né.  
Ruissellement de sel, souffle vibrant qui gronde,

Femme enfantant la vie au profond des cavernes,  
Herbe verte et goûtue aux frissons des prairies,  
Boule de laine douce au creux de bras amis,  
Mère pleurant la mort, sous le drapeau en berne,

Spectatrice du monde, dé jeté dans la vie.  
Je ne suis qu'une paille flottant sur un torrent.  
Je pleure, je ris, je chante, je soupire, je gémiss.  
Je ne suis qu'un bouchon bousculé par le vent.

Je suis tout et puis rien,  
Je suis moi, puis personne...  
Je suis...  
C'est déjà ça,  
En somme...

**2<sup>e</sup> Prix**  
Clotilde HÉRAULT  
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

## Adieu !... Ma tant aimée... (acrostiche)

**A**u cours de décennies, de notre belle union,  
Malgré les aléas, et les péripéties,  
Avec tout ton amour, tu as rempli ma vie !  
Rien ne pourra jamais effacer ton sourire,  
Idéal de mon cœur, lumière de mon âme,  
Et qui, toujours en moi, jamais ne s'éteindra...

Je nous revois souvent, tout émus, près du lac,  
En ce jour de printemps, qui nous vit, enlacés,  
À l'aube ensoleillée d'un sentiment naissant,  
Nos instants, si ardents, doucement, nous berçaient...  
Nos paroles flottaient, sur des ondes si tendres !  
Et nos deux corps glissaient, comme des cerfs-volants...

Après nombre d'années, et tant de changements,  
De différents emplois, en de nouveaux endroits,  
Il m'était si précieux, ton généreux soutien !  
En futurs incertains, et maintes circonstances,  
Un lien indéfectible nous a tant fusionnés !

Mais, hélas, le destin ne t'a pas épargnée !  
Avec acharnement, ton corps fut agressé !

Malgré tant de douleurs, ne te plaignais jamais...  
Inexorablement, nous offrais ton sourire...  
Et ceux qui t'ont connue ne l'oublieront jamais !

**3<sup>e</sup> Prix**  
René BESSET  
CSA Mérignac Beauséjour  
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

## Elle était l'été

L'automne tombe doucement  
Pareil aux feuilles et à la nuit.  
Tout s'achève tranquillement,  
Dans cette vie où rien ne luit.

Le roulis des mers éveilla mon cœur  
Comme pour le sortir de sa torpeur.  
Et perdu dans l'été, il succomba  
À ses doutes, la passion succéda.

Quand le cœur s'y met, je me souviens de l'été,  
D'une saison passée où la fièvre régnait ;  
Assis sous la chaleur du mois d'août, je songeais  
À cette nuit, quand deux étoiles s'échangeaient.

La mer ondulait dans ses cheveux noirs.  
Dans chaque boucle coulaient sur son dos  
Des perles d'écume nacrant sa peau,  
Et ses yeux tristes entrelaçaient le soir.

La lumière couvrait l'horizon de la mer,  
Étrange mariage de l'azur et du blanc.  
Mais le ciel se brisa et je restai tremblant  
Quand pendant cette nuit ses deux yeux m'embrassèrent.

Auprès d'elle j'étais un homme révolté,  
J'ai goûté à la vie et à la liberté.  
Mais à la fin de l'été plus rien n'existait,  
J'ai perdu le peu de chagrin qu'il me restait,

Elle était l'été.

**Mention**  
Archibald SANDRETTO  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

## De l'indélicatesse

Il y a ceux qui ne vous disent pas bonjour,  
Et vous toisent sans honte ni détours.  
Ceux qui ignorent vos messages d'invitation,  
Pris par le temps et leurs obligations.

Il y a ceux qui vous promettent des nouvelles,  
Et le temps file sans qu'ils appellent.  
Ceux qui mettent de l'ardeur  
À partager avec vous leurs malheurs,  
Mais ne font pas de même avec vos bonheurs.

Il y a ceux qui vous importunent,  
Avec leurs problèmes et leur amertume,  
Sans se soucier de votre infortune.  
Ceux qui se souviennent de votre existence,  
Lorsqu'ils ont besoin de votre indulgence.

Il y a ceux qui se hâtent de juger vos actions,  
Mais s'absentent au moment de vos décisions.  
Ceux à qui vous donnez un coup de pouce,  
Et qui ensuite critiquent en douce.

Il y a ceux que votre enthousiasme exaspère,  
Et qui font tout pour vous mettre en colère.  
Ceux qui vous promettent les étoiles et la lune,  
Et finalement ne vous en apportent aucune.

Sans oublier les quelques-uns et unes  
Qui se vantent d'être famille ou amis,  
Mais n'ont jamais de temps à partager.

Alors à votre avis,  
Toutes ces indélicatesses sont-elles le fruit :

D'une vie trop remplie ?  
D'un manque d'attention à autrui ?  
Pensez-vous que les attentions des gens nous sont dues ?  
Que nous pouvons ignorer leur déconvenue,  
Et continuer d'être auprès d'eux les bienvenus ?  
Non, la gentillesse n'est pas une ressource inépuisable.  
Tout comme l'eau et l'air purs, la joie de vivre s'amoin-drit,  
Et nous rend tristes et moins sociables.  
Au fil du temps et des goujateries,  
L'envie d'aller vers l'autre diminue.

Mais soyons réalistes et concrets,  
Nous sommes tous à un moment donné,  
Celui ou celle qui heurte sans le réaliser.  
Alors pour vivre en harmonie,

Retenons ceci :  
Gardons nos distances avec l'indélicatesse,  
Car elle pourrait bien nous fâcher avec la politesse,  
Et au final nous renvoyer à notre petitesse.

**Mention**  
Laurence DIEBOLD  
Club Sportif et Artistique Bonaparte Draguignan  
Ligue PACA-Corse

## Sarajevo 1995. Facile ?

**F**acile de faire un groupe avec des inconnus ?  
Facile de faire une troupe de tous les coins venus ?  
Croyez-moi si j'affirme que ce n'est pas facile  
De créer une équipe et de passer un deal.

Mais quand en quelques jours arrivent les épreuves  
Chacun trouve sa place, travaille et fait ses preuves.  
Si bien qu'en peu de temps le team tient la route  
Et à nouveau voilà le « french medical group ».

Chacun a mis du sien, chacun fait de son mieux,  
Pour que chaque journée se passe bien sous ces cieux,  
Que malades et blessés soient toujours accueillis,  
Quels que soient le moment, la fatigue, le souci.

Ces moments difficiles que nous avons connus  
Ont créé bien des liens au sein de l'O.N.U.,  
Entre nous tout d'abord, avec les autres aussi,  
Qui nous auront laissé des souvenirs précis.

Demain est déjà là, avec l'éclatement,  
Où chacun et chacune rejoint son « campement ».  
Mais après ces trois mois à lutter contre tout,  
S'il fallait repartir, j'aimerais avec vous.

Mais au-delà des actes, mais au-delà des mots,  
Ce que nous avons fait, c'était notre boulot.

### **Mention**

François-Marie GRIMALDI  
Club de Golf de l'École de l'air Salon-de-Provence  
Ligne PACA-Corse

## L'écriture s'est envolée...

Cette page blanche ouverte devant moi  
Attends impatientement mes mots, mes émois.  
Faut-il toujours écrire ce que l'on ressent ?  
Ma vie est riche d'évènements, de sentiments.

Partager avec vous mes secrets,  
Soulever le voile léger de mes idées.  
Je me suis livrée, confiée,  
Sur mon enfance privilégiée.

Quel en sera le titre, je ne le sais encore.  
Dans mon esprit, en sonnent les accords.

La peur de ne plus écrire assombrit mes envies,  
Ne plus poétiser en devient une phobie.  
Faut-il forcer la raison ?  
Obliger le cerveau à trouver l'inspiration.

L'écriture est une lumière jaillissant dans le noir,  
À l'abri des regards, seule dans l'isoir.  
La création est une émulsion  
De couleurs, d'émotions.

La nuit, mes sentiments exacerbés,  
Répéter, ressasser pour ne pas oublier.  
Ou me lever à pas feutrés  
Pour les jeter sur le papier.

Mes chers lecteurs attentionnés,  
Confidents de mes poèmes écrits avec simplicité.  
Je trouve encore les rimes à composer,  
Pour vous dédicacer cette ultime pensée.

Vole ma plume, avec légèreté,  
Perdue dans cette immensité.  
Ma divagation s'est échouée  
Sur le récif coloré.

Dans le tiroir, ranger mon feuillet avec regret.  
Enfiler mes chaussures de randonnée.  
Continuer avec vous de partager,  
Mes photos des contrées visitées.

La vie est une source d'évasion.  
Un chapitre se referme sur une passion.  
Le langage de tous ces mots  
En a composé le tempo.

Un jour, peut-être....  
Un pêcheur remontera dans ses filets  
L'imagination au goût salé, ivre de liberté.  
Ré-appivoiser les mots,  
Faire vibrer mon cœur à nouveau.

Mes chers lecteurs attentionnés,  
Grand merci pour votre fidélité,  
L'écriture s'est envolée,  
Jamais, je ne pourrai la rattraper...

**Œuvre remarquée**

Claude ANTOINE  
CSLG Bourgogne  
Ligue Bourgogne Franche-Comté

## Départ

**Q**uand les sillons du temps creuseront son visage,  
Quand le socle de la vie vacillera sur ses assises,  
Quand ses mains mêmes seront trop faibles  
Pour encore s'accrocher à l'espoir,  
Quand ses yeux se perdront dans l'opacité des ténèbres,  
Tu seras à ses côtés.  
Tu attendras que son souffle pour une dernière fois caresse ta peau.  
Et tu pleureras en silence, ton cœur à jamais percé de la flèche d'Éros  
Liée au fil qu'Atropos, ce jour, décida de couper.

**Œuvre remarquée**  
Christelle COÏC  
CELAR SPORTS Bruz  
Ligue Ouest

## Les cigognes

**E**n habit bleu rapiécé  
À la fenêtre côté fossé  
Il a poussé sa chaise d'osier  
À l'angle de la table usée  
Épuisé pose sa main ridée  
Ferme les yeux lentement  
Laisse les souvenirs s'échapper  
Souffle enfin son rêve en suspens  
Tendre la main, du bout des doigts, doucement, doucement, caresser  
ses oiseaux, ses grands oiseaux blancs  
Mémoire de parfums sucrés  
Hans lâche la sacoche écolière  
Veston et bonnet oubliés  
Sur les bords de la rivière  
Use et claque ses galoches  
Dans l'angélus qui s'effiloche  
Brille le vol blanc d'été  
Hans sourit...Ne plus avancer !  
Tendre la main, du bout des doigts, doucement, caresser ses oiseaux  
blancs ses grands oiseaux blancs  
L'air se fait plus frais, plus léger  
Sous ses mains vibrent les plumes  
Jusqu'à sa demeure natale,

Depuis, près du grand canal  
On aperçoit les soirs de brume  
En habit bleu un petit homme  
Silencieux les mains dans les poches  
Qui fait claquer ses galoches  
tend la main, du bout des doigts doucement, caresse ses oiseaux, ses  
grands oiseaux blancs, caresse ses oiseaux.

### **Œuvre remarquée**

Marie-Claude STOFFEL

Club Sportif Artistique Défense Nationale Roanne-Mably

Ligue Auvergne Rhône-Alpes

## Jeux d'enfants

À l'arrêt de bus, ce matin,  
Je vois passer courant devant moi  
Des enfants, trois gamins,  
Un tableau des plus banals qui soient.  
Mais en observant bien ces chérubins excités  
Je comprends mieux cet effort plein de zèle :  
Une fille par deux garçons chassée,  
Qui tous deux aiment la demoiselle.  
Elle, elle se sait objet de convoitise  
Et compte garder ce plaisir jusqu'au bout.  
Eux espèrent, mais quelle bêtise !  
Être le seul qui à ses yeux soit doux.  
Ils s'arrêtent enfin, épuisés de leur cavale,  
Se livrent à un duel sans parler.  
Ils sont livides, ils sont pâles,  
Mais devant la fille, pas question de flancher.  
Le premier, par l'amour enhardi  
S'apprête, bien qu'essoufflé, à ouvrir la bouche,  
Pour déclamer sa plus belle poésie,  
Et devant son public faire mouche.  
Le second petit panique,  
Il ne va pas abandonner maintenant.  
Il désirait, lui aussi, déclamer ses mots chics,  
Alors il prend son air le plus vaillant.  
Il laisse son cœur diriger ses dires,  
Et toutes ses pensées s'échappent en un instant.  
Il n'a plus envie de fuir,  
Son corps accompagne sa diction,  
Tantôt il est raide, tantôt il se tortille,  
Et à la fin de sa longue déclaration,  
Il n'ose regarder la fille.  
Il ne compte pas plus regarder son ami,  
Son camarade de longue date,  
Qu'à cet instant il a trahi.

Ses joues deviennent écarlates,  
Et ces aveux fatals  
Transforment l'affrontement silencieux  
En une joute verbale.  
Mais à cet instant précis, je n'en crois pas mes yeux.  
Le bus arrive, s'arrête, et les portes s'ouvrent.  
Elles dévoilent un drôle,  
Dont la beauté semble volée à un tableau du Louvre.  
C'est sûr, il vient voler le premier rôle,  
Car la fille prend alors la main de l'apollon,  
Et avec lui, dans le bus elle monte.  
Le temps semble figé, tellement long,  
Et la haine des enfants se transforme en honte.  
Ils regardent le bus partir  
Emportant avec lui celle qu'ils aimaient,  
Se tournent l'un vers l'autre et se mettent à rire,  
De cette fille qui les trompait.  
Leur rivalité a disparu,  
Ils se prennent dans les bras  
Et continuent leur balade dans la rue  
En riant encore aux éclats.  
Sans m'en apercevoir, j'ai versé une larme  
De cette insouciance,  
Et cette matinée m'a replongée dans les si beaux charmes  
De mon enfance.

**Prix Jeune auteur**

Diane de RUSSÉ – 16 ans

Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

## Le croque-mitaine

Lorsque la nuit survient, sombre mais céleste,  
La lune observe chaque fait et chaque geste.  
Dans une charmante ville, vers la mairie,  
Une maison fait entendre son hourvari.  
L'enfant, empoté, le dos en forme de voûte,  
Fixe son placard, le regard emplî de doutes.  
Ne prêtant oreille à ses sévères parents,  
Les gronderies, d'une oreille à l'autre passant,  
L'enfant sur les bruits étranges se concentre,  
Effrayé à l'idée que le monstre ne rentre.  
Ses parents ayant fini de l'admonester,  
Prévenant que la porte restera fermée,  
Quittent la chambre, emmenant ses plus beaux joujoux,  
N'oubliant pas le vieux et poussiéreux doudou.

Seule la douce lueur de l'ancienne lampe,  
Qui parfois éclaire même jusque-là rampe,  
Empêche les profondes ténèbres d'entrer.  
Alors que tout est calme, un bruit ne veut cesser.  
Tac tac tac tac tac tac tac tac tac tac...  
Au cours de cette nuit, il se sent patraque.  
Toutefois, il ne veut aller boire de l'eau,  
Il sent qu'il pourrait très bien y laisser sa peau.  
L'enfant jette un nouveau coup d'œil à son placard,  
La porte béante, il est ouvert aux trois quarts.  
« Elle était pourtant fermée », se dit le garçon.  
Un peu plus effrayé, il entend un long son.  
Ce n'est plus ce tac tac mais un long sifflement.  
Il est constant et se rapproche doucement.  
Le garçonnet regarde vite autour de lui  
Puis se cache dans ses draps, oubliant ce bruit.

Il est tard et, la fatigue le submergeant,  
Son esprit divergeant et ses yeux se fermant,  
Il s'endort, rêvant de très belles friandises.  
« Pourquoi as-tu fait toutes ces grosses bêtises ? »

En entendant cette énorme voix terrifiante,  
Le garçon se réveille, la bouche béante.  
Il parcourt la chambre d'un regard innocent,  
La peur, machinalement, fait claquer ses dents.  
Ne remarquant rien d'étrange, de bizarre,  
Il pense qu'il n'est qu'un froussard, un pleurnichard.  
Mais quelle est donc cette bien fade odeur de soufre ?  
Et puis cette impression de tomber dans un gouffre ?  
Quels sont ces grattements qu'il entend sous son lit ?  
Est-ce un monstre qui s'amuse à gratter ainsi ?  
Sûr de lui et prenant son courage à deux mains,  
Le garçon se penche et on l'eût dit bien crétin,  
Car, en effet, le monstre essaie de le croquer.  
Et il est évident qu'il sera bouloqué.

Le monstre sort délicatement de sa planque.  
Le minot veut qu'il soit clown ou bien saltimbanque,  
Mais il sait au fond de lui de qui il s'agit.  
Cet affreux monstre aux dents très gâtées et jaunies,  
Qui tient son nom de son mets de prédilection,  
Et qui se plaît à déguster les rejetsons...  
L'ombre du croque-mitaine apparaît alors.  
Il toise le même en pyjama tricolore.  
Ce petit roux est un petit peu grassouillet,  
La peur se voit dans ses yeux aux reflets bleutés.  
Ce garçonnet, bien que sot, était débrouillard,  
Et aurait pu être un grand et rude gaillard...  
Si seulement il était plus obéissant,  
Si seulement il écoutait plus ses parents.

« Tes parents t'avaient pourtant averti », dit-il.  
Le petit rouquin, bien qu'effrayé, est habile,  
Et il pense berner son visiteur nocturne,  
Mimant ses réprimandes à coups de cothurne,  
Subissant, en silence, ces coups de savate,  
Papa le battant jusqu'à avoir les mains moites.  
Le monstre n'est pas dupe et se doute de tout.  
Ce ne sont que les bobards d'un petit voyou.

Il l'ignore, ouvre grand sa bouche gigantesque,  
Et, n'écoutant plus ce discours plus que grotesque,  
Saisit l'enfant qui se met aussitôt à geindre.  
La lune observe chaque fait et chaque geste,  
Le marmot est croqué.

**Prix Jeune auteur**

Mia RIVERA – 16 ans

Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

## Le livre

**U**n livre a la forme d'un pavé quand il est fermé. C'est un bloc rectangulaire, robuste, froid. Mais quand on l'ouvre, il ressemble à un oiseau qui déploie ses ailes et s'envole pour s'évader de la réalité.

À l'intérieur, on plonge dans une mer calme pour certains mais déchaînée pour d'autres. Les pages sont comme des plages paradisiaques qui offrent une vue imprenable sur l'océan bleu turquoise. Un livre ouvert est une fenêtre sur le monde extérieur, quand on veut s'évader sans se fatiguer. Lire un livre nous fait vivre, nous enivre, sans même avoir besoin de connexion ou d'électricité. Quand on lit, on vire du rire aux larmes, une évasion émotionnelle pas comme les autres.

La surface d'un livre est telle l'horizon qui s'étend devant nos yeux, nous donne une vue aérienne sur un beau trésor prêt à être découvert...

Mais ce n'est qu'un livre, de l'encre sur des pages noircies.

**Mention Jeune auteur**  
Keyra AMBLARD - 14 ans  
CSA EPA Saint-Ismier  
Ligue ARA

## Carapace

**P**ersona  
Mère des personnalités  
Masque théâtral  
Mais réalité  
Tu es le reflet de notre société  
De notre humanité  
Vanité  
Vice tout entier procréé  
Je ne suis plus  
J'incarne  
Je joue avec ma face  
Je dissimule chaque trait de mon visage  
Mirage contrôlé  
Tu me vois mais ne me connais pas  
Cherche-moi  
Trouve-moi  
Atteins-moi  
En pleine foi  
Persona  
Mère impure tu as fait de moi un pantin de la communauté  
Mais qui suis-je  
Et si en te retirant  
Le néant y était caché  
Alors je ne serais rien  
Vide  
Persona  
Découvre-moi  
Mais combien de couches faut-il briser pour me dévoiler  
Retrouve-moi  
Et peins la couleur de ma pensée sur tout mon être  
Masque de douleur  
Masque de bonheur  
Quand viendra mon heure

Je me suis tant cachée derrière toi  
Saisis-moi  
Pour qu'écluse enfin l'esprit

**Mention Jeune auteur**

Amandine NICOLAS – 15 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

## Désespoir

**P**ourquoi m'as-tu quitté si promptement ?  
Je songe à toi infatigablement.  
Maintenant la vie n'est plus que tristesse,  
Ainsi mon cœur ne bat plus d'allégresse !

Pourquoi n'es-tu pas aussi débonnaire ?  
Tandis que je pense à toi je larmoie.  
Maintenant je ne suis plus rien pour toi.  
Ainsi notre amour n'était que de l'air !

Peu à peu je sombre dans le chagrin,  
Peu à peu le trépas m'ouvre ses bras !  
Viendra la période du déclin ;  
Viendra le jour où la mort me prendra !

### **Mention Jeune auteur**

Romain VANDEWINKÈLE – 15 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest



**Lettre à...**



## Lettre à une amie en perdition

Bonjour chère amie.

J'ai appris récemment que vous vous trouvez dans de bien fâcheuses dispositions. Votre navire, en route vers un idéal, est malencontreusement ballotté par les vagues et victime d'une voie d'eau. En ces tristes journées je ne peux me trouver à vos côtés afin de vous aider dans cette dérive. J'entrevois cependant plusieurs solutions pouvant s'offrir à vous pour vous permettre de vous extirper de cette mauvaise situation.

Dans un premier temps, vous pouvez faire le triste choix de l'inaction. Il consiste à vous laisser couler parmi les vagues et rejoindre les abysses sans le moindre effort. Quelques courants et une simple voie d'eau auraient ainsi raison de vous. Inutile de préciser que cette solution n'en est pas une. L'abandon et l'abattement ne sont aucunement envisageables. Se laisser périr sans la moindre tentative d'intervention n'est pas digne de vos ambitions. Alors, chassez immédiatement cette option qui n'a pas sa place aux côtés de l'honneur et de la dignité.

Vous pouvez ensuite, si le courage et la folie vous emportent, vous jeter au milieu de l'océan en espérant trouver de l'aide ou du réconfort dans la grandeur de ce lieu, tout en fuyant votre navire en perdition. Malheureusement, ce saut dans l'immensité de l'inconnu peut vous être fatal. Bon nombre l'ont fait, et parfois à raison, mais sans une fervente détermination vous risquez de vous noyer. J'accepte une telle réaction de votre part seulement, et seulement si les prochaines solutions ne parviennent pas à leur fin.

Au milieu de la tempête, un voilier pourrait bien vous croiser. L'équipage vous hisserait à son bord. Un tel geste dans de si tristes conditions est très charitable, cependant méfiez-vous de la solidité de l'embarcation. Malgré la bonne intention du capitaine, il a peut-être surestimé les capacités de son navire et il serait bien triste d'emporter par le fond son embarcation innocente par le poids de votre sauvetage et de vos peines. Méfiez-vous également du contenu de la cale, elle peut renfermer des dangers plus importants que l'océan déchaîné. Méfiez-vous enfin de la direction empruntée par le sauveteur. S'il vous entraîne vers des rivages hostiles à l'opposé de votre idéal, dans l'absolu, il est inutile et dangereux d'embarquer à son bord.

Je dois, chère amie, vous paraître bien étrange et peut-être un peu

insensible. Mais, votre situation est pour moi une source intarissable de réflexion. Dans le concret comme dans l'abstrait, je vous donne des conseils. Ne croyez surtout pas que je vous recommande le retranchement, l'abandon. Au contraire, l'hésitation est à exclure, l'aide d'un ami fidèle est toujours la bienvenue, surtout si sa confiance a déjà été mise à l'épreuve au milieu de la houle.

Sans vouloir vous effrayer, il se peut cependant qu'aucune aide fiable ne soit présente à l'horizon. Il faudra à ce moment-là ne compter que sur votre personne. Accrochez-vous, même si tout tangué autour de vous. L'inaccessible ne doit pas effleurer vos pensées. Ainsi vous vous en sortirez peut-être avec la coque accidentée, mais avant tout, avec une âme plus forte en prenant un cap désormais inébranlable en direction de vos aspirations. Cramponnez-vous bien à la barre afin de ne pas dévier et surtout tâchez de vous extirper du maelström qui vous cause tant d'avaries. N'ayez pas honte de cet incident de parcours. La mauvaise mine de votre coque montre que vous avez vécu et surtout surmonté l'avarie. Il serait bien malhonnête de blâmer un tel courage.

Je ne peux malheureusement pas vous prédire le dénouement de cette épreuve. J'espère que dans la noirceur où vous vous trouvez un phare saura éclaircir vos pensées. Ce bateau, signe ou illusion d'un corps à la dérive, j'aspire à le retrouver stable dans des eaux plus calmes.

Que ces quelques conseils simples mais sincères vous apportent, chère amie, force et courage afin d'atteindre cet idéal ancré au plus profond de votre être.

**1<sup>er</sup> Prix**

Baptiste POCARD

Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

## Lettres à ma petite maman

Samedi 1<sup>er</sup> avril 1922

Chère petite Mère,

Le jour se lève sur Paris au moment où je t'écris. Il flotte dans l'air comme une odeur de printemps et un merle noir est venu saluer l'aube naissante. Il n'y a rien de plus beau que le chant de cet oiseau et sa mélodie sonne comme un prélude à la symphonie que Paris va jouer toute la journée. De ma fenêtre je vois les toits en tôle que les premiers rayons du soleil font briller et, tout en bas, les passants se précipiter dans la rue pour gagner qui la boulangerie, qui la cordonnerie.

Une Ford T vient de s'arrêter au beau milieu de la chaussée pour livrer je ne sais quoi à je ne sais qui et derrière elle, les chevaux de l'omnibus font une halte, ce qui provoque le mécontentement des passagers. Beaucoup de ces Parisiens pressés en descendent pour finir le chemin à pied. Ils n'ont pas le temps d'attendre.

Tout à l'heure, je sortirai me promener sur les quais de Seine. J'ai besoin de respirer l'air de ce Paris qui m'a vu naître. Tu me manques beaucoup mais je suis un homme maintenant et je dois faire mon chemin tout seul.

Je t'embrasse et pense très fort à toi,  
Ton Alfred.

Mercredi 5 avril 1922

Chère maman,

Si tu voyais Paris aujourd'hui, tu ne le reconnaîtrais plus ! Ce n'est plus le Paris de ta jeunesse ni celui de mon enfance. Je travaille depuis lundi au port fluvial, où j'aide les marinières à charger et décharger les marchandises. Les quais de Seine sont plus animés que jamais. On y voit beaucoup de gens et en particulier des têtes que l'on ne rencontrait jamais auparavant. Les plus impressionnantes sont celles de ces hommes défigurés par la « der des ders » qui affichent leurs blessures, leurs infirmités, leur gueule cassée. J'ai conscience que je suis bien chanceux d'être né en 1902 et de n'avoir eu que seize ans à la fin de cette guerre : j'ai échappé à l'horreur.

Et puis, il y a ces femmes d'aujourd'hui. Leur silhouette est complètement transformée. Elles ont jeté leurs vieux oripeaux d'avant-guerre et portent à présent des robes courtes qui laissent apparaître leurs chevilles. Elles ont coupé leurs cheveux à la garçonnette et portent d'élégants chapeaux et les cheveux courts. Je sais que tu n'aimerais pas les voir dans ces tenues. Je ne sais que trop bien ce que tu dirais !

Mais j'aime les regarder se promener sur les berges. Leur allure altière, leur maquillage de stars de cinéma, leur sourire solaire contrastent avec la grisaille des murs de la ville.

Que te dire de plus aujourd'hui sinon que je pense très fort à toi ?

Ton fils Alfred.

Dimanche 9 avril 1922

Chère petite Maman,

Aujourd'hui j'ai pris une décision importante et je ne peux pas attendre un jour de plus avant de t'en parler. Cette après-midi, je suis allé me promener du côté de l'Opéra car j'aime beaucoup cette partie de la ville. Mais sans que j'y prenne garde, mes pas m'ont conduit jusqu'à la gare Saint-Lazare. Je crois que j'avais envie de voyage et en regardant les trains je me disais que j'aimerais bien partir, voyager un peu pour oublier ce monde convalescent où je ne trouve pas vraiment ma place. Je me disais que Deauville me plairait bien, ou peut-être Caen. Je me disais que je n'avais jamais vu la mer et qu'il me suffisait de monter dans un train...

Et soudain dans la gare même, je suis tombé sur cette affiche : « Par le chemin de fer ligne de Cherbourg, embarquez à bord du *Majestic*, destination New York ! » Et j'ai eu une révélation, vraiment. Pourquoi aller à Deauville alors que je pouvais aller à New York ?

La semaine prochaine, je partirai. Je n'emporterai avec moi que le strict nécessaire : quelques menus bagages, ma trompette et tout l'amour que j'ai pour toi.

À Paris je ne possède plus rien. Plus rien ne m'y attache.

Ton Alfred.

Samedi 15 avril 1922

Chère petite mère,

Aujourd'hui est le jour de mon départ. Peux-tu imaginer ton fils, seul sur le quai de la gare, une valise à la main ? J'étais au milieu de tous ces voyageurs et je tentais de me frayer un chemin. Père aurait aimé voir cela car devant moi se tenait une grosse machine qui crachait sa vapeur et hurlait d'impatience, une locomotive Etat 140-101, avec un cœur bouillant et une ligne élancée ! C'est elle qui allait me conduire à la liberté.

À présent je suis installé dans le wagon de tête et j'attends le départ qui sera sifflé par le chef de gare. En face de moi une grosse dame vient de s'asseoir. Elle porte un panier d'osier d'où surgissent de temps à autre les têtes de deux canards de barbarie qui me fixent l'air inquiet.

Mais c'est le départ ! Le train s'élançait vers l'ouest, direction Cherbourg où m'attend mon joli paquebot. Paris s'éloigne et les champs cultivés, les troupeaux, les villages défilent au rythme du train et de son galop mécanique ; je somnole bercé par cette musique tandis que file le cheval d'acier. J'ai bien hâte d'être à destination.

Mais nous voici en approche. Cette hauteur qui domine la gare, c'est la montagne du Roule. Nous sommes arrivés. Je te raconterai bientôt la suite de mon voyage.

Je t'embrasse,  
Alfred.

Dimanche 16 avril 1922

Maman Chérie,

Je t'ai quittée au moment où je posais le pied sur la terre normande. Je ne m'y suis pas attardé. Pour moi, ce n'était que la première étape d'un grand voyage. Je suis sorti de la gare presque en courant pour sauter dans le premier trolley à destination de la gare maritime. Je me sentais pousser des ailes. Rends-toi compte, je respirais l'air de l'océan pour la première fois de ma vie !

Sur les quais, les pêcheurs nous regardaient passer d'un air blasé. Ce qu'ils voyaient, c'était juste une charrette de migrants, une de plus. Et soudain, j'ai aperçu l'immense silhouette qui surgissait de la brume. Là-bas, tout au bout du quai, le paquebot était amarré, un immense seigneur des mers ! Il me tardait d'embarquer et plus je m'en approchais, plus la foule autour de moi était dense et l'activité débordante. Tandis que je patientais au beau milieu de l'interminable file des passagers, je voyais d'immenses grues charger le fret. Je m'approchais de plus en plus du géant, qui exhibait fièrement son impressionnante proue. J'étais dans la file de troisième classe et il y avait beaucoup d'animation. Les hommes, des travailleurs, des femmes souvent accompagnées, des enfants aussi, des familles entières causaient dans toutes les langues. Tout ce petit monde remuait et s'impatientait.

Nous avançons pourtant, lentement mais sûrement, tel un cortège bigarré que le bateau avalait petit à petit. Je me suis déclaré touriste et l'employé a souri en faisant semblant de me croire. Je m'approchais de la passerelle et j'ai enfin vu mon tour de monter à bord.

Avant d'embarquer sur cet énorme navire, je me suis retourné une dernière fois vers l'est, vers Paris, vers ce vieux monde que je fuyais pourtant. Je pensais très fort à toi, comme j'aurais aimé que tu sois à mes côtés. À ce moment-là l'émotion m'a envahi. Plus jamais je ne reverrai Belleville, ni la maison de mon enfance. J'ai compris que rien

ne me rendrait le bonheur perdu et les jours heureux de ma jeunesse. J'aurais tant aimé que tu sois là. Mais au moins tu étais tout au fond de mon cœur.

Ton fils Alfred.

Lundi 17 avril 1922

Petite Maman,

À présent que je suis installé sur mon bateau, je prends la plume pour te raconter la suite de mon voyage. Me voilà donc en route vers une belle inconnue, la ville de New York. Que m'apportera l'Amérique ? Je n'en sais rien encore. La nuit, je te l'avoue, j'ai des moments de nostalgie, je ferme les yeux et je revois Notre-Dame se mirant dans la Seine. Pas de doute, ma ville restera au fond de mon cœur comme le souvenir d'un amour adolescent que l'on n'oublie jamais. Pour mes compagnons de voyage, c'est un peu la même chose, ils sont tout comme moi à la fois tristes et pleins d'espoir. Qui sait ce qu'ils ont laissé et ce qu'ils vont trouver là-bas sur le nouveau continent ? En gravissant la passerelle nous partageons la même joie et les mêmes espérances. C'était l'aventure qui s'offrait à nous, les grands espaces, la liberté, des terres pleines de promesses et de fortune !

Si tu voyais les premières classes ! Ils parquent tous les jours dans leurs beaux vêtements et prennent l'air sur le pont. De temps en temps, nous montons aussi. Le temps de cette escapade, les laborieux quittent leur mine grave. Ils ont des paillettes d'or dans les yeux comme s'ils en avaient déjà trouvé. Peu m'importe de redescendre ensuite et de les suivre en troisième classe. Le billet n'était pas cher et j'ai pris avec moi plein de provisions pour tenir un siège. Tu vois je suis tes conseils, je me nourris bien et je prends soin de moi. Le soir, je regarde danser des jeunes gens sur le pont. Comme eux, je passerai la majeure partie du voyage à humer l'air du large et de la liberté et à regarder l'océan. J'ai sympathisé avec certains passagers, ceux-là mêmes qui, près de moi, agitaient leurs mouchoirs à notre départ pour saluer les badauds sur les quais et leur rendre la politesse. Cette scène du départ est ancrée dans ma mémoire et elle y restera. Nous quittons le vieux continent sous un concert de cornes de brume et les quais étaient noirs de monde ! À croire que le départ d'un transatlantique est un spectacle dont on ne se lasse pas. Toute la ville, ma foi, était réunie pour nous dire au revoir ! Ils ont dû regarder le paquebot s'éloigner du quai et se fondre dans la brume, puis disparaître dans l'immensité de l'océan. Ensuite ils ont regagné leurs foyers.

Je t'embrasse depuis le milieu de l'océan,

Ton Alfred.

Mardi 18 avril 1922

Chère petite maman,

Déjà trois jours que nous sommes partis et autour de nous il n'y a plus que l'océan à perte de vue, à l'image de cet avenir complètement inconnu qui nous attend. Et si ce rêve américain n'était qu'un rêve justement, une chimère entretenue par tous les malheurs du vieux continent ? En Amérique les rues ne sont pas pavées d'or et j'aurais bien besoin d'un coup de pouce de la part de ma bonne étoile. Il y aura tant à faire, trouver un travail, un logement, apprendre cette langue étrange qui se parle avec le nez. Qui sait vraiment ce que je vais trouver derrière ce vaste océan plein de surprise ? Ce matin une petite fille a aperçu un groupe de baleines avec leurs petits. Ce sont des animaux immenses et magnifiques mais ils ont plongé rapidement, nous saluant de leur nageoire caudale. Oui, là-bas je ferai des rencontres inimaginables, à l'image de ces baleines pacifiques.

Dans l'après-midi, la pluie a redoublé sur le pont et je suis redescendu dans la cale écouter les passagers de troisième classe jouer leur musique. Je ne t'ai pas encore parlé de cela. Figure-toi que le Majestic est le plus beau paquebot du monde ! On y entend jouer de la musique à toute heure de la journée et de la nuit, sur le pont, dans le Grand Salon des riches, et même dans la cale où jouent les violons et les balalaïkas des émigrants. J'ai toujours ma trompette avec moi et lorsqu'ils jouent, je joue avec eux !

À la tombée du jour, nous avons vu un goéland. C'est donc que la terre est à moins de deux jours. L'Amérique approche ! Mais ce soir, en attendant, je vais redescendre dans le ventre du bateau. Il y a dans une des grandes salles un pianiste fou qui joue une musique qui n'existe pas encore. Certains disent qu'il ne quitte jamais le bateau. Il en fait partie. À certaines heures il est rejoint par un orchestre de jazz qui met le feu et allume une à une toutes les étoiles de la voie lactée. Tu ne sais pas ce qu'est le Jazz, il y a peu je l'ignorais aussi. C'est une nouvelle musique qui vient d'Amérique et je l'adore.

À bientôt, petite mère,

Tu es toujours dans mes pensées.

Alfred.

Vendredi 21 avril 1921

Chère Maman, Ça y est. Nous y sommes.

Nous avons vu surgir au loin la ville de New York, telle une silhouette improbable et fantomatique gardée par un colosse couronné

brandissant le flambeau de nos rêves. Les gratte-ciel se devinaient au loin et une flotte entière de petits navires se précipitait pour nous accueillir dans un concert de cornes de brume. Sur le bateau c'était la fête. De joie, tout le monde dansait sur le pont du géant ! Nous étions importants, l'espace d'un instant. Je me suis senti comme un vainqueur, comme si j'avais accompli quelque chose d'important. Et sur le port, c'était également la fête pour accueillir le Majestic ! Des confettis, des klaxons... Un grand soleil à présent faisait briller le sommet des immeubles géants.

Oubliés les doutes et les incertitudes ! New York est une ville grandiose qui vous oblige à regarder devant vous et à lever les yeux. Tout y paraît démesuré. J'ai mis les pieds dans un monde de géants. Ici c'est l'Amérique. On se sent tout petit lorsque l'on débarque dans cette ville. Je me suis rendu au foyer que l'on m'a indiqué. J'ai accompli toutes les formalités. Je me suis présenté comme musicien et j'ai déjà un engagement dans un club de nuit situé dans une rue, la quarante-deuxième je crois. Ici les rues n'ont même pas de nom, mais portent des numéros !

J'ai rencontré une jeune fille qui effectue avec moi la quarantaine sanitaire. Elle s'appelle Maria. Nous nous sommes beaucoup plu et je crois que nous allons essayer de nous construire une vie ensemble. Peut-être deviendrons-nous américains. J'aurais tant aimé que tu la connaisses mais je sais que tu m'approuverais, tu ne voudrais pas que je reste seul et malheureux pour le reste de ma vie. La guerre a fait de moi un orphelin. Puis la grippe m'a pris celle que j'aimais le plus au monde, toi ma chère maman qui m'a élevé souvent seule, toi qui travaillais à l'usine pour que je puisse continuer d'aller à l'école. Jamais je n'aurais quitté la France si tu ne l'avais pas fait avant moi pour aller au ciel. Au ciel je ne pouvais te suivre alors je suis parti pour oublier le passé et je me suis trouvé un avenir avec Maria. Elle est originaire de Lisbonne. Elle aussi n'a plus de famille.

Tu sais tout, ma petite maman. Jusqu'au bout de ma vie, je ne cesserai jamais de penser à toi.

Ton fils qui t'aime de tout son cœur,  
Alfred.

**2<sup>e</sup> Prix**  
Marie-Odile CORSETTI  
CDBA Balard-Arcueil  
Ligue Île-de-France

## Lettre à un héros, Arnaud Baratchart,

« Ici, le 27 août 1944, un soldat sans uniforme, Arnaud Baratchart, a été mortellement blessé par des balles ennemies au cours d'une patrouille. »

Voilà ce qu'ils ont écrit sur une plaque. Mais ces mots, pas assez nombreux, trop sobres, ne contiennent pas en eux l'essence de ton combat, le plus pur des combats.

Il aurait fallu, pour faire transparaître ton courage, ton abnégation et ton amour pour la France, nommer et graver profondément dans le marbre, en lettres d'or, les forces supérieures qui ont envahi ton corps.

Il aurait fallu des mots qui possèdent en leur sein l'incroyable ardeur qui brûla ton cœur à l'heure où la France subissait l'étreinte glaciale de l'occupation.

Il aurait fallu des phrases faites de telle façon que la chaleur de ton sang bouillant du désir de briser le sombre joug allemand, rouge de colère, puisse s'offrir à tous.

Cette plaque contient-elle l'incroyable volonté qui s'empara de ton être et qui, irradiant ta personne, illumina cette France endormie et réveilla la flamme de l'espoir en chacun ? Contient-elle l'immense abnégation qui te caractérisa ? Contient-elle le souffle chaud de la détermination qui emplissait tes poumons et qu'à chaque expiration tu répandais à tous tes frères d'armes ?

Tu combattais au service de la plus noble des dames, celle qui, drapeau français au poing, traçait la voie à suivre à tout un peuple. Tes actes étaient mus par son élan, tes objectifs conçus pour la satisfaire, tes pensées entièrement tournées vers elle. C'était la Liberté, plus brillante encore que le phare guidant le naufragé, à laquelle tu prêtas allégeance. C'est son manteau incrusté d'une étoile argentée, qui semblait encore plus lumineux à l'ombre du monstre allemand, qui te précéda et te montra la voie. Tu décidas en son nom de donner ta vie pour les autres, tu souffris d'une intense douleur, te sacrifias à mort pour l'astre éblouissant de la Liberté. Il inonda alors de sa puissante lueur les yeux lourds d'abattement des Français maltraités par trois tristes années ténébreuses et glacées.

De simples lettres peuvent-elles arborer fièrement, comme tu le fis,

les puissantes valeurs que tu défendis ? Les mots peuvent-ils refléter les soubresauts qui agitèrent ton esprit, comme la mer par les vagues de la vertu. Je vais jusqu'à douter que des phrases puissent insuffler dans les esprits l'importance de ton sacrifice, le sacrifice de tous ces résistants abattus par l'ennemi, morts pour la patrie et dont le sang fait éclore aujourd'hui les roses rouges de la Fraternité.

Ainsi, je pose sur ta tombe à gauche de ces roses une fleur. Elle est blanche comme le plumage de la colombe, ses pétales aussi purs que ton engagement. C'est une fleur de la paix d'où pousse un fruit : celui de la Liberté. À la gauche de cette fleur j'en place une autre, bleue, belle et grande et dont la profondeur de la robe laisse transparaître ton abyssal amour pour cette valeur si chère à la France : l'Égalité.

En posant ces fleurs, je me rends compte que, finalement, le seul nom de Baratchart suffit, et qu'à lui seul il contient la flamme de la Liberté, l'éclat du don de soi et l'incroyable résilience de ton esprit profondément généreux.

Aujourd'hui, éveillé et impressionné par ta bravoure, par le sacrifice ultime d'un officier qui aimait plus que tout sa patrie, je t'écris cette lettre comme un message à l'avenir. Ton nom, Arnaud Baratchart, contient l'essence de ces valeurs supérieures qui font qu'un homme dépasse sa condition.

Dans l'ardeur de ma jeunesse, guidé par la clarté de l'étoile de la Liberté, par la lumière de ton sacrifice, je vais essayer de trouver la voie du courage, du don de soi et surtout de l'amour pour la paix au service de la France.

**3<sup>e</sup> Prix**

Milo DUHAZÉ

Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche

Ligue Ouest

## Lettre à Lola,

J'aimerais tant te dire que tu as fait un cauchemar monstrueux, que tu vas te réveiller et tout oublier.

Pourtant, je ne suis pas ta mère pour te faire une telle promesse. Je n'en suis même pas une.

La triste réalité est que malheureusement personne ne peut te consoler.

Tu n'avais que 12 ans.

À cet âge, on a la vie devant soi, on découvre l'adolescence, ces joies et ces peines. Enfin, normalement, c'est ce qui doit se passer.

On n'est pas censé finir sans vie, ligoté et recroquevillé dans une malle en plastique. Car oui, c'est ainsi que ton corps a été retrouvé, maigre consolation, dans la cour de ton immeuble du 19<sup>e</sup> arrondissement, à Paris, le 14 octobre 2022.

Tu n'avais que 12 ans.

Abasourdie, je ne crois pas ce que j'entends, j'ai dû mal comprendre. Cette horreur n'a pas pu se dérouler en France, dans notre si beau pays.

Quelques jours plus tard, ta photographie est dévoilée. Et c'est le coup de grâce ! Un visage si beau d'où émane une telle gentillesse. Ce qui me frappe le plus, c'est ton innocence, celle d'une jeune fille à l'aube de sa vie.

Tu n'avais que 12 ans.

Tes obsèques se sont déroulées le 24 octobre 2022, à Lillers dans le Pas-de-Calais d'où est originaire ta maman. Une cérémonie digne. Tes grands frères m'ont émue. Je me rappelle que j'étais en train de cuisiner, scène de vie ordinaire, quand je les ai entendus à la télévision. Mes larmes ont commencé à couler quand ils t'ont rendu hommage en commençant par « Ma Lola, ma petite sœur adorée ». Ils t'aimaient fort, tu peux en être certaine. Tu vas manquer à ta famille et à bien des personnes qui sont dévastées et anéanties par ta disparition tragique. Un chagrin incommensurable s'est abattu sur eux.

Tu n'avais que 12 ans.

Une marche blanche a été organisée pour toi, le 16 novembre 2022, à Paris. Tes camarades du collège, des parents d'élèves, des amis, des voisins et des habitants qui ne te connaissent pas se sont tous donné rendez-vous pour te rendre un dernier hommage. Cette manifestation de soutien est une aide précieuse pour tes proches. Des bougies, des fleurs et des messages en ton honneur ont été déposés au pied de ton immeuble. La solidarité et la fraternité existent encore, tu vois.

Tu n'avais que 12 ans.

Le ministre de l'Education nationale et la maire de Paris se sont rendus à ton collège et le gouvernement reconnaît qu'il doit faire mieux en matière d'expulsion au regard de la personne soupçonnée de t'avoir fait du mal. Voilà, chacun a tenu son rôle et rentre chez soi, la conscience tranquille.

Et puis quoi ?

On attend jusqu'au prochain assassinat d'un enfant pour réagir ?

Tu n'avais que 12 ans.

J'aimerais tant te dire que cela ne se reproduira pas, qu'après toi cela n'arrivera plus mais malheureusement ce serait une vaine promesse.

La vie est parfois cruelle.

Nul n'est capable d'expliquer ce déchaînement de violence démesuré, cette brutalité gratuite, ce crime inexpliqué.

La seule constatation qui s'impose est que tu n'es plus parmi nous.

Tu n'avais que 12 ans.

Si les médias parlent autant de ton assassinat, c'est bien que cet acte inhumain reste un fait exceptionnel.

Et heureusement que ce crime choque et qu'il est relaté car le plus horrible serait que ce passage à l'acte se banalise.

Notre indignation devant cette sauvagerie injustifiée reste la seule chance de notre pays de ne pas basculer dans le chaos.

Tu n'avais que 12 ans.

Ta disparition traumatise tellement les enfants que certains marquent une période de régression sous le coup de l'émotion.

Mais comment leur expliquer une telle tragédie ?

Les conséquences d'un tel drame ont des répercussions à long terme qui sont loin d'être négligeables.

Mais qui cela perturbe ?  
Les enfants sont l'avenir de notre pays.

Tu n'avais que 12 ans.

Tu ne partageras pas Noël avec les tiens cette année mais je suis sûre que là-haut, les anges veillent sur toi car tu en es un dorénavant.

Au revoir, mon ange.

**Mention**

Laure GARNIER

Club Sportif et Artistique du 13<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs Alpains à Barby  
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

## Lettre à Françoise

Le 5 août 1944

**M**a petite Françoise, mon enfant chérie,

Voilà déjà cinq mois que je m'en suis allée, et cinq mois que, sans doute, tu te demandes où je me trouve. Sans nouvelles de ta mère, ne comprenant ni où je suis, ni pourquoi, tu dois être bien malheureuse... À l'heure où je t'écris, j'ignore si tu ne recevras jamais cette lettre, confiée à une camarade fidèle ; mais j'espère. J'espère qu'elle t'arrivera un jour, dans six mois ou dans un an, peut-être pas rapidement, mais un jour, pour te dire que je t'aime. J'ignore si nous nous reverrons sur cette terre, car me voilà atteinte de la dysenterie ; je suis malade, et à Ravensbrück, être malade ne pardonne pas souvent. Car oui, je suis à Ravensbrück. Ce nom, étrange pour toi, ne veut rien dire, mais pour nous, ici, il est terrible.

Quand, cette funeste journée de mars, tu es rentrée à la maison pour n'y trouver personne, c'est que j'avais été arrêtée. Si, tous les après-midi, depuis des semaines, tu allais chez ta tante, c'est parce que pendant ce temps je « travaillais » pour des amis dont je dois encore taire le nom pour la sécurité de tous. J'espérais par-là servir mon pays et hâter la fin de cette affreuse guerre. Mais voilà ! J'ai été dénoncée. Au milieu d'autres femmes aussi coupables, aux yeux des Allemands, que moi, j'ai été enfermée dans un train à bestiaux, sans explication, sans jugement, sans même un semblant d'interrogatoire. Et alors même que nous partions « ailleurs », convaincues d'être traitées en prisonniers politiques, nous n'étions pas autrement effrayées. Nous étions même animées d'un optimisme étonnant. En effet, les Alliés n'étaient-ils pas en train de progresser sur tous les fronts ? La Victoire était proche...

Mais dès la descente du train, nous comprîmes l'étendue de notre méprise. Devant nous, dressé au milieu de nulle part, se tenait le camp : cernées de clôtures gigantesques, des baraques délabrées à perte de vue... Mais le plus effroyable n'était pas les bâtis ! Non, c'était la condition des êtres misérables qui y vivaient. Nous regardâmes avec effroi ces cadavres vivants, ces êtres à la maigreur effrayante. J'imaginai ces femmes, il y a quelques mois seulement, coquettement habillées, marchant avec assurance dans les rues éclairées de Paris. Mais parce qu'elles s'étaient levées contre le joug nazi, elles étaient

devenues des ombres sans nom, juste des numéros ; depuis lors, vêtues de fines robes rayées, la tête rasée, elles travaillaient par tous les temps, et jusqu'à l'épuisement. Mais je te parle de ces femmes comme si je n'en faisais pas partie... Or, à l'heure où je te parle, toutes nous connaissons ce même sort. Mystère insondable d'horreur : *comment des hommes peuvent-ils être assez inhumains pour tenter de déshumaniser à ce point leurs semblables ?* Jamais, avant Ravensbrück, je n'aurais pu imaginer un tel degré de barbarie, mais jamais non plus je n'avais compris à quel point l'humanité est importante.

Car, créatures déshumanisées extérieurement, privées de tout, nous ne conservons que ce qu'on ne peut nous ôter, c'est-à-dire l'humanité. Dans cette atmosphère monstrueuse, alors que nous n'avons en apparence plus rien, nous découvrons les trésors de notre nature humaine ; une cohésion extrêmement forte règne entre nous. Les différences sociales, ethniques, politiques, religieuses même, sont effacées, laissant place à une fraternité profonde. Paradoxalement, bien que nous soyons loin de nos familles, dépossédées de tout, dans ces moments où le plus petit bien, le plus petit geste est apprécié à sa juste valeur, nous prenons conscience du prix de la vie et l'estimons à sa hauteur.

Mais je m'égare, et m'aperçois que je ne t'ai toujours pas raconté comment nous restons au courant de la réalité : des informations du monde libre nous parviennent avec l'arrivée de nouvelles détenues. Or, celles-ci nous apportent depuis quelques semaines de très bons échos. Elles disent que les Alliés ont débarqué, et qu'ils se rapprochent de Paris ! C'est un véritable plaisir de les entendre parler ! Et puis, nos geôliers paraissent moins sûrs d'eux.

Nous reprenons toutes confiance, certaines que les nôtres triompheront. Mais serai-je encore vivante, ou arriveront-ils trop tard ? Je mène mon combat depuis plusieurs jours... Mais la lutte est inégale, et la maladie me gagne pied à pied. Je mène la guerre à mon échelle, dans l'espoir de tenir jusqu'à vous revoir, toi, ma chérie, et puis ton papa, que j'imagine toujours prisonnier dans son Oflag à Edelbach.

Cette lettre est en quelque sorte mon testament. Avant tout, sache que je ne t'ai pas oubliée à Ravensbrück. Bien au contraire, peut-être, ces derniers mois, ai-je été plus proche de toi que je ne l'avais été auparavant : tous les soirs, je regarde les étoiles, en me disant qu'à plus de mille kilomètres de là, tu contemples les mêmes. Quand un

oiseau survole notre camp de désolation, je m'imagine à sa place volant par-delà les pays et la guerre, et venant te rejoindre à la maison... Surtout, ma chérie, que je vive ou que je meure, que je revienne près de vous ou que je sois couchée sous cette terre étrangère, pour moi et pour toutes mes camarades, je t'en prie, PARDONNE, et N'OUBLIE PAS. Pardonne, car garder du ressentiment est inutile ; pardonne, pour plus tard aller de l'avant et pouvoir reconstruire la France ; pardonne, parce que tu es chrétienne ; pardonne pour être plus grande et noble que nos ennemis. Mais n'oublie pas non plus, car cela mènerait nos sociétés à recommencer les mêmes atrocités ; n'oublie pas, pour garder la mémoire de toutes les victimes de cette guerre ; n'oublie pas pour pouvoir témoigner des affres de ce conflit ; et n'oublie pas, enfin, les innombrables âmes braves et exemplaires, qui ont manifesté leur valeur dans les heures les plus sombres de notre histoire.

Ma Françoise, mon enfant, je t'aime et t'aimerai toujours. Je vais continuer à me battre pour guérir.  
Mais quoi qu'il arrive, ne t'en fais pas, nous nous retrouverons un jour au Ciel.

Ta maman qui te serre de toute son âme dans ses bras et qui t'embrasse.

**Prix Jeune auteur**

Odile BARTHÉLEMY DE SAIZIEU – 17 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

## Les carottes sont cuites Louisette

M on cher Jean,

Je suis là, comme une demeurée devant une feuille de papier avec une plume vieille comme le monde entre les mains, assise sur une chaise à bascule devant la cheminée.

Je ne sais pas si vous recevrez cette lettre. Je ne sais même pas si l'adresse à laquelle je l'enverrai est toujours la vôtre vu que je n'ai plus de nouvelles depuis la fin de la guerre.

J'ai reçu une lettre. Une seule.

Que me dit-on ? Les carottes sont cuites, Louisette.

Une seule lettre de vous il y a quelques jours me disant que vous alliez bien, que vous étiez retourné vivre chez vos parents. Que vous étiez retourné vivre chez vos parents après la guerre alors que vous m'aviez promis en toute lucidité que vous reviendriez toujours vers moi ?!

Que vous n'attendiez que la fin de ce massacre avant même qu'il n'ait réellement commencé pour revenir près de moi ?!

« Je reviendrai toujours vers vous », « j'attendrai la fin pour revenir près de vous », « je serai toujours là pour vous ».

Beaucoup de répétitions, de belles promesses pour... rien finalement.

Je me souviens de votre petit air amoureux, chantonnant ces mots insignifiants.

Vous souvenez-vous du moment, du lieu, de l'endroit où vous m'avez fait cette promesse ? Vous souvenez-vous de ce petit quai dans cette petite gare à quelques kilomètres de notre maison de campagne ?

« Ma Louisette, j'attendrai coûte que coûte que cette guerre prenne fin pour que nous puissions enfin vivre tous les deux. Je veux que nous ayons une fille, ma Louisette. Je veux qu'elle ait la couleur de vos yeux mon amour. Attendez-moi, ma Louisette, je serai là. »

Si théâtral...

Vous souvenez vous du dernier baiser que nous avons échangé quelques secondes à peine avant que le train ne vous emporte loin de moi ?

Alors ne m'en voulez pas si désormais je vous hais. Je vous déteste de m'avoir abandonnée, je vous déteste d'être parti à cette guerre, je vous déteste du plus profond de moi-même car je vous attends depuis nos dix-huit ans. Je vous attends depuis tout ce temps, je vous attends depuis quatre ans maintenant. Bientôt cinq. Alors pardonnez-moi de vous détester pour cette unique lettre qui a répondu aux centaines que je vous ai envoyées et auxquelles vous n'avez jamais daigné répondre.

Pas un seul signe de vie, rien. Uniquement mon amie Margaret qui me donnait de vos nouvelles par le biais de ses correspondances avec votre très cher ami Charles.

Leur fils à 6 ans maintenant. Vous en rendez-vous compte ?

Je serai bientôt bonne à rester dans une vieille maison à faire la cuisine, le ménage pour le restant de mes jours.

J'ai refusé la cour de bon nombre de riches hommes qui sont parvenus jusqu'au pallier de notre maison. De riches hommes aux langues de vipère.

J'ai refusé plusieurs mariages, plusieurs propositions, plusieurs déclarations d'amour, parce que mon amour, c'est vous. Enfin. « C'est »...

Alors pardonnez-moi de vous aimer autant et d'être déçue de voir que pour vous, je ne compte pas autant...

Dans le faible espoir de voir une lettre sur mon tapis en votre provenance,

*Votre Louissette*

**Mention Jeune auteur**  
Margaux MATHÉ – 17 ans  
CSA EETAAE 722 Saintes  
*Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine*

**Thème**  
**RÊVES DE JEUNESSE**



## Affres de la vocation

L'imagination offre un plaisir incomparable à celui qui ose s'y abandonner. Aucun tabou, aucune frontière ne lui résistent, l'étroitesse d'esprit est sa seule *némésis*. Cette drogue douce abonde dans nos veines dès le plus jeune âge et nourrit nos rêves les plus fous. De manière inconsciente, l'enfant en est son premier consommateur. Elle lui procure de la joie et l'aide à vaincre le carcan trop restrictif des règles parentales. Ces dernières finissent néanmoins par le rattraper et altèrent progressivement la pureté initiale de la dose imaginative. La question rituelle « Que veux-tu faire quand tu seras grand ? » apporte alors son lot de troubles et d'effroi. Dès lors, la consommation imaginative ne peut plus exclusivement servir le noble amusement, elle devient sérieuse, se rattache à la réalité, tel un ersatz frustrant.

Mon enfance fut elle aussi bercée par l'illusion d'un amusement sans fin et par l'addiction à l'imagination. Je découvris assez vite que lorsque ma propre imagination n'était pas suffisante, un substrat satisfaisant pouvait être trouvé dans la lecture. L'auteur s'apparentant à une sorte de fournisseur d'imagination dont la qualité n'avait d'égale que celle de son talent. La dépendance devint rapidement galopante. Quel plaisir sans nom de s'évader d'une chambre sordide de la campagne française en écumant les pages du moindre roman à portée de main ! Lorsque la vie familiale se teintait de grisaille, quel bonheur de rejoindre une famille fictive soudée ou au contraire de se satisfaire de sa propre condition en comparaison de celle d'un pauvre orphelin de l'époque victorienne ! Je tombais sans lutter, pris dans un tourbillon grisant. Les pages s'enchaînaient, les heures défilaient, l'envie grandissait. Il s'agissait d'en savoir plus, d'aller plus loin, de découvrir de nouveaux auteurs. Ma consommation prenant de l'ampleur, mes parents finirent par prendre conscience que j'étais sous emprise. Dans leur naïveté touchante, ils s'étaient accommodés aisément de mon abandon du ballon au profit du papier. Moins bruyant, moins dangereux, plus sérieux en apparence. Finalement, le coût de mon addiction fit l'effet d'un premier coup de semonce. Plutôt que de continuer à enrichir les *dealers* de mots ayant pignon sur rue, mes parents décidèrent de se remettre au fournisseur d'État. L'obligation de se déplacer pour avoir sa dose quotidienne et le fait d'accéder à des produits d'occasion devaient

participer à mon sevrage. Piètre pari. La bibliothèque, puisqu'ainsi est nommée cette cathédrale de l'imagination à ciel couvert, ne fit que me convaincre de la beauté du mal. Non seulement, je n'étais pas seul, mais en plus les rayonnages abondants étaient savamment organisés et triés. Rien ne pouvait m'empêcher de les parcourir, je touchais au divin, à la satisfaction intime d'un plaisir enfoui. Qui plus est, ma salle de *shoot* n'avait rien d'un sinistre hangar. Sa grande verrière illuminait les pièces d'une lumière chaude et réconfortante, des fauteuils molletonnés légèrement usés appelaient à l'abandon. Depuis l'étage, on apercevait les méandres d'un fleuve serpentant en contrebas. Le cours de ce fleuve me semblait être le point de départ de toutes mes aventures futures.

Puis vint le jour tant redouté, le fameux moment de la question rituelle. Elle me fut posée par mon institutrice, personne que, par ailleurs, je chérissais beaucoup car également pourvoyeuse d'imagination à ses heures perdues. La trahison n'en fut que plus douloureuse. À une dizaine d'années à peine, qu'en savais-je ? Je devais donner du concret, matérialiser un futur que je me plaisais à idéaliser. Ce faisant, je sentais que je devais me fourvoyer, utiliser mon imagination à des fins aussi grossières et dénuées de romantisme. Sensible aux mots, j'en fus profondément affecté. Je finis à contrecœur par me plier à l'injonction.

Le moment de l'introspection était donc venu. Je me savais en quête d'échappatoire, avide de voyages. Trop jeune pour le comprendre ou l'analyser, je recherchais surtout une fuite spirituelle et une expérience humaine. Fortement marqué par mes lectures et mes goûts, j'envisageais de devenir archéologue ou journaliste. L'un comme l'autre présentaient l'avantage de placer ma drogue favorite comme une condition *sine qua non* de réussite, tout en laissant une large place au dépaysement. Fier de mon raisonnement, je pouvais candidement afficher mes choix devant mes parents et instituteurs. Le cynisme de leurs réponses me glaça le sang. Non contents de ne pas valider mes souhaits, ils s'entêtaient à m'opposer leurs considérations pécuniaires sur ces derniers. Leur manque de délicatesse à mon égard me fit replonger. Puisqu'on jugeait dérisoire de cultiver son imagination, je devais vaincre ce jugement hâtif et leur prouver le contraire. Deux choix s'offraient à moi. Soit redoubler d'effort et ainsi arriver à mes fins contre vents et marées, soit agir avec malice et contourner la difficulté en

faisant appel à une bonne dose d'imagination. Appréciant peu l'âpreté de l'effort, j'optai pour la sournoiserie. On voulait m'imposer la raison, je choisirais l'abandon à mon vice. L'imagination serait mon arme la plus puissante pour contrer le diktat du terre-à-terre. Toutefois, il faudrait manœuvrer habilement en forgeant ma résistance intérieure tout en paraissant me conformer à leurs codes. D'apparence, je serais un repent, libéré de ses rêveries enfantines, se conformant enfin à des projets sérieux et prometteurs. Intérieurement, je chérirais mon particularisme et serais un infiltré dans leur monde révoltant.

Pour mener à bien ma rébellion, je devais me fondre dans un environnement qui me permettait de cacher ma dépendance derrière un voile de respectabilité. En grandissant, je compris que l'Université était probablement le lieu idéal pour cela. Le statut d'étudiant s'accompagnait d'une grande liberté et de l'accès à d'innombrables lieux où l'imagination régnait en maître. Du point de vue de la police des esprits, je me forgeais une carrière honorable et cédaï à mes vieux démons de manière exceptionnelle et compréhensible. Pourtant, cette situation était autant idyllique qu'éphémère. Chaque année s'écoulant me rapprochait d'un nouveau choix, d'une nouvelle orientation, d'un nouveau doute. Or, je ressentais un fléchissement de ma volonté. Mon imagination se révélait de moins en moins féconde. En parallèle, je me découvrais une sensibilité pour le jeu mondain et délaissais d'autant la lecture telle une amante dont la fréquentation n'attise plus l'excitation des débuts. Je perdais progressivement ma bataille intérieure et refusais de le reconnaître. Le confort pour ne pas dire le conformisme m'atteignait implacablement. Je n'aspirais plus à changer mon monde, je désirais le mouler sur celui de mes condisciples, certain de mener de la sorte une existence paisible. L'adulte chassait l'enfant, le renvoyant à ses considérations puérides et sans avenir. Crochet avait vaincu Peter.

Lors de ma dernière année à l'Université, scrupuleusement tourné vers la recherche d'un débouché professionnel, je fis la rencontre d'un homme qui changea ma destinée. Il me redonna foi en l'imagination tout en lui apportant cette dose de crédibilité qui séduisait le jeune adulte. Ironie du sort, il fallut que je découvrisse ce Français hors du commun dans un livre, sa propre autobiographie, au détour d'une flânerie automnale. Le titre de son ouvrage : *Mon âme à Dieu, mon corps à la Patrie, mon honneur à moi* me frappa. Sa sainte Trinité avec

quelque chose d'incandescent, un brûlot dénué de remords. Je le dévorais en une nuit, dans une transe littéraire digne de mon enfance. Je m'imaginai naviguant sur les fleuves de cette Indochine agonisante, je pleurais avec lui de la souffrance des populations désœuvrées, je subissais sa captivité en Somalie, je participais aux assauts féroces dans le djebel et je ressassais ses choix dans une cellule de Corrèze, bref j'étais ardent et passionné, mais surtout vivant. Peut-être Pierre Guillaume avait-il raison, il valait mieux se vouer à une cause, croire en un idéal quitte à en subir les conséquences. Cependant, l'Armée... ce bastion lugubre et muet ; cet Inquisiteur sinistre ayant condamné la créativité au bénéfice de la ponctualité et de l'uniformité. Mon héros en avait lui-même fait les frais, indéniablement, j'étais sceptique. En revanche, ce projet avait le mérite de m'offrir l'aventure tant idéalisée. Tirillé il est vrai, mais finalement déjà convaincu. L'opportunité devait être saisie, définitivement les préjugés de l'enfant ne prendraient pas le dessus sur les envies de l'adulte.

Mon utopie imaginative prit donc fin en adoptant le kaki pour mode de vie. J'ai embrassé pleinement ses valeurs, ses codes, son identité. Le moi d'antan me jugerait sévèrement, cela va sans dire. Il ne comprendrait pas ce goût de l'effort, allant parfois si loin, la satisfaction d'évoluer dans un milieu compétitif, viril et caustique. Il passerait sans doute à côté de la camaraderie et de la satisfaction d'aider des subordonnés en détresse. Il omettrait la fierté de défendre un drapeau et ses valeurs. Il dénigrerait le réconfort d'un café médiocre un matin de grand froid ou l'ivresse que procure un rayon de soleil de printemps. Il ne verrait que l'aventure sans le danger, le plaisir personnel sans l'intérêt collectif. Je ne suis pas devenu un Lord Carnarvon ou un Théodore Monod, je m'en accommode assez bien. Suis-je pour autant devenu un suiveur désabusé, je ne le crois pas, mon imagination est toujours fertile. Elle alimente un autre idéal, fomenté d'autres projets, le sevrage ne sera jamais complet et tant mieux. Car s'il existe un pont insubmersible entre l'enfant que j'étais et l'homme que je suis, il est indéniablement bâti sur la capacité à rêver.

**1<sup>er</sup> Prix**  
Khevin LURIENNE  
Ligue Ouest

## Retour vers mon futur

**L**a nuit du 3 Juin 1985, je m'étais couchée de bonne heure. Mes premières semaines de fonctionnaire m'avaient épuisée. Depuis deux ans déjà, mes études étaient finies. J'avais rangé mon beau diplôme au fond d'un carton avec tous mes papiers et au terme d'une série de petits boulots mal payés, j'avais intégré le cadre national des préfectures suite à ma réussite au concours. Je vivais dans un petit studio dans la périphérie de Digne-les-Bains, avec mon chien et mes deux chats. Tous les week-ends, je rentrais à Toulon retrouver ma famille. Cela commençait par une répétition avec mon groupe à la Crau, ville que je ralliais d'une traite en voiture dès le vendredi soir, ma guitare basse et mon chien sur la banquette arrière. Cela nous menait au milieu de la nuit. Ensuite, le week-end passait très vite et dès lundi matin à 5 heures, le réveil sonnait sauvagement et hurlait dans mon sommeil : « debout là-dedans, prends ta voiture et file à Digne, la préfecture t'attend ! ». Et le train-train recommençait. J'arrivais dans cette ville un peu avant 8 heures, déposais le chien dans mon studio, je nourrissais les chats et repartais aussitôt pour me garer sur le parking de l'Intermarché à coté de mon administration. Là, je retrouvais mes collègues, plongeais dans les dossiers, jusqu'à la fin de la journée.

Le journal de 20 heures se terminait et je sombrais dans le sommeil. La voix de Bruno Masure devenait floue. La navette Challenger avait décollé, Reagan avait rencontré le nouveau chef de l'URSS, un certain Gorbatchev. Je me relevais péniblement, j'éteignais ma petite télévision timbre-poste, appuyais sur l'interrupteur et me jetais sur mon lit avec délectation dans une obscurité reposante. Certaines personnes ont la capacité de vivre une deuxième vie après avoir fermé les yeux. Leurs rêves les transportent dans une réalité parallèle où elles retrouvent des êtres familiers. C'était mon cas, je crois, et c'est pour cela que j'appréciais l'heure du coucher. Une deuxième vie tout en esprit surgissait au milieu de la nuit et s'évanouissait au petit matin. Pour en garder le souvenir, je notais fébrilement ces expériences avant que le souvenir ne s'efface de ma mémoire.

Cette nuit-là, j'ai rêvé que j'étais au travail et au moment de sortir de la préfecture pour aller au restaurant interadministratif, un huissier m'a appelé en me disant qu'une personne de ma famille était là et me réclamait. Une dame était assise dans la salle d'attente mais je ne la connaissais pas. Je m'approchais d'elle avec curiosité. Une tante peut-être ? Je la saluai, me présentai à elle en déclinant mon identité, sûre qu'elle en ferait autant et que le mystère serait levé. Visiblement la visiteuse me connaissait et semblait même émue de me rencontrer, mais elle ne se présenta pas. « Il fait beau aujourd'hui, dit-elle

simplement, allons nous promener en ville et nous pourrions parler. » Nous allâmes nous acheter une pizza dans une boulangerie du centre-ville et nous prîmes place sur un petit banc à l'abri d'un platane. Aucune de nous deux n'osait parler la première. Elle m'observait du coin de l'œil avec beaucoup d'intérêt, ce qui attisait encore davantage ma curiosité. Je me lançai.

- Qui êtes-vous ? La sœur aînée de mon père peut-être ? Êtes-vous tante Gilberte ?
- Non, regarde-moi, regarde-moi vraiment. Tu ne trouves pas que nous nous ressemblons toutes les deux ?

Je restai stupéfaite. C'était vrai, nous avions un peu la même tête, sauf que je n'avais pas encore vingt-trois ans tandis qu'elle aurait pu être ma grand-mère, ou presque. Mais je n'avais plus de grand-mère encore en vie. Je remarquais qu'elle avait exactement le timbre de voix de ma grande sœur, nous étions incontestablement de la même famille.

- Qui êtes-vous ? demandai-je encore, de plus en plus intriguée.
- Je suis toi, répondit la dame.

Sans se soucier de ma stupéfaction, elle poursuivit.

- J'ai souhaité revoir les lieux de mes débuts, là où tout a commencé. Tout est comme dans mon souvenir. Sauf toi. Je ne me voyais pas telle que j'étais. Tu es jolie finalement, mais tu penses que tu ne l'es pas. Tu sais au fond de toi que tu es intelligente mais tu te donnes beaucoup de mal pour que cela ne se voie pas.

Je me sentis touchée au cœur. Qui donc pourrait savoir cela, à par moi-même ?

- Si tu es moi, tu dois connaître mes rêves, mes aspirations, mes projets de vie, répondis-je, quels sont mes goûts et mes dégoûts.
- Tu aimes la musique, l'écriture, la lecture, tout ce qui stimule ton imagination. Tu es une curieuse toujours en quête d'apprendre quelque chose. Tu recherches l'amitié comme un idéal. Tu aimes les animaux, en particulier les chevaux et les chats, la nature au sens large, la forêt, les rivières...Tu aimes nager dans la mer Méditerranée. Tu aimes le travail mais tu n'as pas beaucoup d'ambition. Tu n'aimes pas les abus de pouvoir, l'autorité inutile, le mépris, la violence et le fanatisme. Tu n'aimes pas la destruction et le mal que l'on fait à la nature.

Que répondre à cela ? C'était indéniablement mon portrait tout craché. Après tout, cette femme était peut-être moi, un moi plus âgé. Dans ce

cas elle connaissait mon destin. Je tentai d'en savoir plus.

- Je suis devenue fonctionnaire par hasard et je suis surprise de voir qu'il y a tant de choses intéressantes à découvrir dans ces métiers-là. Mais si tu es moi, tu sais aussi que ce n'est pas ce que je voudrais faire. Je voudrais écrire, faire de la musique, contribuer à éveiller les consciences, parler au cœur des gens. Aurai-je la chance de réaliser ce souhait ? Si tu es moi, tu connais mes rêves d'avenir. Les as-tu exaucés dans ta vie ? Es-tu venue me dire que tu l'as fait pour moi ?

Il y eut un moment de silence. Puis elle reprit la parole.

- Ton avenir reste à vivre et je ne vais pas te raconter un film que tu n'as pas encore vu. Qu'est ce qui est vraiment important pour toi ?
- Lorsque j'arriverai à la fin de ma vie, je voudrai pouvoir me dire que j'ai laissé quelque chose de moi sur cette terre. Quelque chose de bien qui me survivra. Des chansons, des histoires, des souvenirs heureux. Je voudrais pouvoir me dire aussi que j'ai bien vécu en ne faisant de mal à personne.
- Je crois que tu y réussiras. Tu réussiras aussi à vivre quelques-uns de tes rêves, même si ce n'est que pour un temps.

La dame se leva et me dit qu'il était temps pour elle de partir car le lien qui nous reliait allait bientôt disparaître. Je jetai le papier d'emballage de ma pizza dans une poubelle et pris la direction de la préfecture. Elle m'emboîta le pas et me montra du doigt la façade du conservatoire municipal :

- Tu devrais t'y inscrire à la rentrée. Tu pourrais reprendre la musique.

J'allais la remercier de ce bon conseil mais elle avait disparu. Une sonnette de vélo se fit entendre derrière moi qui se transforma soudainement en sonnerie de réveille-matin. Je me redressai en sursaut.

5 décembre 2022. Ce week-end, j'ai eu une crise de courage. J'ai rangé quelques-uns de ces vieux papiers que je traîne de déménagement en déménagement sans avoir le temps de les trier. Et j'ai retrouvé le vieux bloc-notes où je consignais mes rêves quand j'étais jeune. Je suis tombée en arrêt sur ces mots qui m'ont stupéfaite, ce rêve étrange que j'avais fait. Il y avait des milliers de destins possibles et c'est celui-là qui s'est accompli. Je n'ai pas toujours été heureuse, mais j'ai connu des moments de vrai bonheur. Il y a eu des

enfants, des voyages, des musiques, des histoires à raconter, une carrière et des amis. Des échecs, des décès et des larmes aussi. Mais en relisant ces lignes je me rends compte que tout en me développant je suis restée fondamentalement la même. Je suis restée fidèle à mes principes. Je n'ai pas trahi cette jeune femme de vingt-trois ans qui avait renoncé très jeune à ses rêves d'enfant par réalisme mais sans jamais cesser d'espérer que la vie lui permettrait plus tard d'en réaliser quelques-uns. Et cela a été fait. Et cela n'est pas fini. La vie continue.

**2<sup>e</sup> Prix**

Marie-Odile CORSETTI

CDBA Balard-Arcueil

Ligue Île-de-France

## Épilogue

### Une année sans grand prix, mais pas sans talent...

**L**e cru 2023 a donc une particularité inédite depuis la création du concours en 1982. Nous avons déjà vu les catégories évoluer : la poésie s'est restreinte à une seule division après la disparition des exigences de versification classique, des textes théâtraux ont fait leur apparition, des catégories éphémères ont traversé les florilèges comme celle du centenaire de 14/18, du développement durable ou des rêves de jeunesse. Les membres du jury ont évolué, croisant journalistes, auteurs, professeurs, metteurs en scène ou encore lecteurs passionnés. Les couvertures des florilèges ont changé de style et de couleur au fil des années et des inspirations. Mais une année sans grand prix, c'est une première. Alors il me semble légitime de l'évoquer ici.

Qu'est-ce qu'un grand prix ? C'est un coup de cœur absolu, parmi la centaine d'œuvres reçues et découvertes. C'est un texte ou un auteur qui prend un relief naturel, qui touche particulièrement, qui impressionne, qui séduit. C'est celui que chaque membre du jury a encore en tête longtemps après avoir refermé le recueil des œuvres candidates, celui auquel on pense dans le train en se rendant à la réunion du jury, en espérant que d'autres l'aient aussi remarqué, en préparant ses arguments pour le défendre dans les débats. Il est parfois remis à un auteur ayant reçu plusieurs premiers prix pour l'ensemble de ses œuvres, ou à un texte ayant fait l'unanimité auprès des hommes et des femmes de multiples horizons que nous sommes. Et il reste, ce grand prix, comme le symbole de son année. « Ah oui, 2019, c'est l'année de... » Un grand prix, s'il est un privilège, est aussi un cadeau. Et un immense bravo.

Alors quid du cadeau, et du bravo, en cette année 2023 ? Des bravos, nous en avons pour chacun des participants. Parce qu'il faut déjà oser, parce qu'il faut déjà écrire, et que c'est presque une gageure à l'heure des réseaux sociaux aux vidéos papillonnantes, des smartphones chronophages et des messages vocaux. C'est se souvenir du pouvoir des mots pour transmettre, pour captiver, pour séduire, pour consoler, soi-même parfois. Nous vous encourageons à poursuivre cette quête des mots et de leurs miracles. Vous avez du talent. Mais souvenez-vous d'une chose. Hugo et Proust en avaient aussi. Et même un peu

plus que nous... Et pourtant, si l'on observe avec émotion et respect, presque avec dévotion leurs manuscrits... Que de ratures... Que de reprises, que d'insatisfaction, que de travail... L'amour des mots est un trésor. L'inspiration est une chance. N'oublions pas l'effort. N'oublions pas Flaubert hurlant ses phrases pour mieux saisir leur rythme. Et même en silence, travaillons. Le sujet qui nous anime, le souvenir qui nous fait prendre la plume, l'histoire qui nous absorbe, ou encore le destinataire de cette lettre que nous aimons tant en valent la peine. Travaillons, non pas pour des lauriers ou des grands prix mais pour cet amour des mots qui fait de nous des auteurs. Soyons à nous-mêmes, comme le conseillait déjà Nicolas Boileau dans le grand siècle, un sévère critique. Soyons audacieux, émouvants, uniques.

Car comme le disait l'écrivain Orhan Pamuk, « Rien ne saurait être aussi surprenant que la vie. Sauf l'écriture. » Surprenez-vous... Surprenez-nous !

Audrey MAS  
Présidente du jury 2023

# PALMARÈS DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2023

**Prix Spécial du jury**  
**Odile BARTHÉLEMY de SAIZIEU - CSE PNM La Flèche**  
pour ses œuvres :

*Le Soldat face à la mort*  
*Lettre à Françoise*

## CATÉGORIE A : Poésies

**1<sup>er</sup> prix :** Patricia JACQUEMIN

*La ride d'expression*  
CSA BA 113 Saint-Dizier

**2<sup>e</sup> prix :** Clotilde HÉRAULT

*Rivière...*  
*Je suis...*  
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

**3<sup>e</sup> prix :** René BESSET

*Adieu !... Ma tant aimée... (acrostiche)*  
CSA Mérignac Beauséjour

### Mentions :

Archibald SANDRETTO

*Elle était l'été*  
CSE PNM La Flèche

Laurence DIEBOLD

*De l'indélicatesse*  
CSA Bonaparte-Draguignan

François-Marie GRIMALDI

*Sarajevo 1995. Facile ?*  
CGEA Salon-de-Provence

### Œuvres remarquées :

Claude ANTOINE

*L'écriture s'est envolée...*  
CSLG Bourgogne

Christelle COÏC

*Départ*  
CELAR Sports Bruz

Marie-Claude STOFFEL

*Les cigognes*  
CSADN Roanne-Mably

### Prix Jeune Auteur :

Diane BUDAN de RUSSÉ

*Jeux d'enfants*  
CSE PNM La Flèche

Mia RIVERA

*Le croque-mitaine*  
CSE PNM La Flèche

### Mentions Jeune Auteur :

Keyra AMBLARD

*Le livre*  
CSA EPA Saint-Ismier

Amandine NICOLAS

*Carapace*  
CSE PNM La Flèche

Romain VANDEWINKÈLE

*Désespoir*  
CSE PNM La Flèche

## CATÉGORIE B : Contes, légendes et récits merveilleux

- 1<sup>er</sup> prix :** Armelle ROUFFIGNAC *La colère de Taniwha*  
ACL AIA Cuers-Pierrefeu
- 2<sup>e</sup> prix :** Caroline WERNERT-IBERG *Recette secrète*  
CSAG Strasbourg
- Œuvre remarquée :**  
Christelle COÏC *With all my love*  
CELAR Sports Bruz

## CATÉGORIE C : Récits et nouvelles

- 1<sup>er</sup> prix :** Vicky WINKLER *Comment échapper à l'épreuve*  
CSAG Strasbourg
- 2<sup>e</sup> prix :** Valérie RENAULT *Ascenseur pour l'amitié*  
Ligue Ouest
- 3<sup>e</sup> prix :** Philippe LEGRAND *Jeanne était très méchante*  
CSG Rennes
- Mention Jeune auteur :**  
Alice DECAUX *Lame de fond*  
CSE PNM La Flèche

## CATÉGORIE D : Réflexions

- Mentions :**  
Thomas BUCCAFURRI *Boustophédon*  
CSA Bonaparte Draguignan
- Clotilde HÉRAULT *Nostalgie*  
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine
- Prix Jeune auteur :**  
Odile BARTHÉLEMY de SAIZIEU *Le soldat face à la mort*  
CSE PNM La Flèche
- Marie DUMEIGE *Réflexions sur la comparaison*  
CSE PNM La Flèche

## CATÉGORIE E : Lettre à...

- 1<sup>er</sup> prix :** Baptiste POCARD *Lettre à une amie en perdition*  
CSE PNM La Flèche
- 2<sup>e</sup> prix :** Marie-Odile CORSETTI *Lettres à ma petite maman*  
CDBA Balard-Arcueil
- 3<sup>e</sup> prix :** Milo DUHAZE *Lettre à un héros, Arnaud Baratchart*  
CSE PNM La Flèche
- Mention :**  
Laure GARNIER *Lettre à Lola*  
CSA 13<sup>e</sup> BCA Barby

**Prix Jeune Auteur :**  
Odile BARTHÉLEMY de SAIZIEU

*Lettre à Françoise*  
CSE PNM La Flèche

**Mention Jeune Auteur :**  
Margaux MATHÉ

*Les carottes sont cuites Louissette*  
CSA EETAEE 722 Saintes

**Thème : Rêves de jeunesse**

**1<sup>er</sup> prix :** Khevin LURIENNE

*Affres de la vocation*  
Ligue Ouest

**2<sup>e</sup> prix :** Marie-Odile CORSETTI

*Retour vers mon futur*  
CDBA Balard-Arcueil

**JURY  
DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2023**

**PRÉSIDENTE**

Audrey MAS  
Professeur de lettres  
Grand prix 2008, 2010, 2017

**MEMBRES DU JURY**

Julien ALTENBURGER  
Grand Prix 2022

Anne BEAUVILLIERS  
Professeur de Lettres

Michel CAMUX  
Préfet de région honoraire

Jean-Pierre CASAMAYOU  
Rédacteur en chef du magazine *Le Piège*

Isabelle LE GUEN  
Grand Prix 2018

Marie MANUEL de CONDIGUY  
Directrice de l'atelier du Livre d'art et de l'Estampe  
de l'Imprimerie nationale (IN Groupe)

Michel MERCKEL  
Comité de rédaction d'À armes égales

## REMERCIEMENTS

aux membres du jury,  
aux participants,  
aux ligues,  
et aux clubs,

à Gisèle DESCHAMPS  
Conseiller technique lecture-écriture  
de la Fédération des clubs de la défense,

et tout particulièrement à notre partenaire officiel  
IN Groupe  
pour son soutien.



# Concours littéraire 2024

Diffusion du règlement  
en octobre 2023  
dans votre club et sur nos réseaux sociaux :



[lafederationdefense.fr](http://lafederationdefense.fr)

Date limite d'inscription  
le 31 décembre 2023

